N° 52. JANVIER 1924.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'Incarnation de Dieu et les besoins du cœur humain

Nous entreprenons aujourd'hui une nouvelle étude qui se déroulera parallèlement à celle que nous avons terminée naguère sur l'Incarnation de Dieu et les besoins de notre esprit (1). Il s'agit maintenant des besoins religieux de notre cœur. L'Incarnation y a pareillement répondu.

Nous disions autrefois que le Verbe s'est fait chair pour que nous, charnels, nous puissions mieux trouver Dieu et le contempler. Fixant sur lui-même les pensées de ses disciples, il les éleva peu à peu jusqu'à la vie ineffable des trois personnes au sein du mystère divin. C'est là aussi qu'il attire l'amour de ses fidèles après avoir pris leur cœur aux charmes de son humanité. Par Jésus, dont la beauté les passionne, ils montent insensiblement jusqu'à la Trinité sainte, où toutes leurs affections achèvent de s'ordonner et se stabilisent pour jamais.

(1) *La Vie Spirituelle*, février, mars, octobre 1923.

Cette doctrine, exposée ainsi au double point de vue de la connaissance et de l'amour, trouverait une belle illustration dans le fait suivant. C'est par une vision imaginative de la très sainte humanité de Notre-Seigneur que les deux grandes mystiques, sainte Thérèse et sainte Catherine de Sienne, furent introduites dans les septièmes demeures du château intérieur et contractèrent avec Dieu cette union consciente, perpétuelle et indissoluble que l'on appelle le mariage spirituel, — degré suprême de l'ascension de l'âme ici-bas, aurore de la béatitude céleste (2).

Voici les diverses étapes de la route que nous allons suivre : 1° L'Incarnation était nécessaire pour que les hommes pussent facilement aimer Dieu; — 2° En la personne de Jésus vivant parmi nous, Dieu s'est vite gagné la sympathie humaine; — 3° L'amitié des hommes pour Jésus s'est resserrée dans la compassion au pied de la croix; — 4° Elle s'est spiritualisée et divinisée par suite de l'Ascension de Jésus au sein de la Trinité.

I

L'Incarnation était nécessaire pour que les hommes pussent facilement aimer Dieu.

« Mon Dieu, que j'ai connu et aimé si tard, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon, infiniment aimable. » C'est ainsi que notre catéchisme formulait l'acte de charité. « Mon Dieu, que j'ai connu et aimé si tard. » Ces mots, empruntés à saint Augustin, étaient vrais même sur nos lèvres d'enfant, car Dieu nous aimait depuis longtemps avant que nous fussions capables de lui répondre. N'est-il

(1) Cf. notre ouvrage sur *La contemplation mystique d'après S. Thomas d'Aquin*, ch. VII, L'extase.

pas écrit : « Je t'ai aimé d'un amour éternel » ? Et puis, après avoir redit la formule du catéchisme tant de fois sans attention, nous avons eu un jour peut-être la révélation de Dieu, et nous nous sommes vraiment donnés à lui. Alors, avec un sentiment profond nous avons dit : « Mon Dieu, que j'ai connu et aimé si tard, je vous aime de tout mon cœur. »

Qu'il faille aimer Dieu de tout son cœur, Dieu lui-même a pris la peine de rappeler à l'homme ce grand devoir : « Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force. Et ces commandements que je te donne aujourd'hui seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras, quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras (1). » — « Maître, disait à Jésus un docteur de la Loi, quel commandement est le premier de tous ? » Jésus répondit : « Le premier c'est : Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout ton esprit, et de toute ta puissance (2). » « Il ne faut pas se tourmenter l'esprit, dit Bossuet, à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer par exemple le cœur d'avec l'âme, ni l'un ni l'autre d'avec l'esprit et l'intelligence, ni tout cela d'avec la force de l'âme, ni la force d'avec la puissance : encore que tout cela se trouve expliqué par des paroles expresses et distinguées. Mais il faut seulement entendre que le langage humain étant trop faible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire

(1) Deuter., VI, 4-7.
(2) Marc, XII, 28-31.

entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il puisse se réserver pour lui-même; mais tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer doit se réunir en Dieu (1). »

« Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toutes choses. » Cette souveraineté de l'amour divin sur tous les autres est une conséquence de ce que nous disions tout à l'heure. Mais Dieu a pris soin de tirer lui-même la conséquence, et faisant allusion à nos attaches les plus profondes, « Celui, dit-il, qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi (2). » Sans doute l'amour ainsi réclamé est d'ordre volontaire, le seul amour qui soit en notre pouvoir. Quant aux émotions sensibles qui l'accompagnent souvent, elles peuvent aussi lui faire défaut, et l'amour de volonté subsistera sans elles. Jeanne de Chantal est tout émue au moment de quitter sa maison et de passer sur le corps de son fils. Au prêtre qui croit bon de la sermonner à ce sujet, « Hé! dit-elle, je suis mère! » Au contraire, elle vivra la plus grande partie de sa vie avec Dieu dans la sécheresse. Cependant n'est-ce pas Dieu qui était le plus aimé? Et l'humble femme qui reste au foyer, se dévoue de tout cœur au mari qu'elle aime, mais n'accepterait pas pour lui plaire d'offenser Dieu, n'est-il pas vrai qu'elle aime Dieu par-dessus tout? Aimer Dieu ainsi, c'est le plus grand commandement, dit Notre-Seigneur, c'est même l'unique en un sens. Car si nous donnons à Dieu notre cœur sans réserve, si nous refusons d'aimer quelque objet qui soit incompatible avec cette affection fondamentale, il ne manque rien que de nous perfectionner dans cette voie, laissant l'amour de Dieu ordonner toute notre vie, et nous

(1) Bossuet, *Méditations sur l'Évangile*, la dernière semaine, XLIII[e] jour.
(2) Matth., x, 37.

soumettant de plus en plus à ses exigences. « Pierre, m'aimes-tu ? » C'est toute la question, et Dieu ne fait que la répéter (1).

Mais pour quel motif faut-il aimer Dieu de tout son cœur et par-dessus tout? C'est la valeur de ce motif qui fera celle de notre amour. Nous pouvons aimer quelqu'un parce qu'il est bon pour nous, et alors c'est notre propre avantage que nous envisageons : l'amour est intéressé. Nous pouvons aussi aimer quelqu'un parce qu'il est bon en lui-même; nous nous complaisons en son amabilité, nous lui voulons du bien, nous sommes prêts à nous dévouer pour lui : l'amour est désintéressé. Or nous devons aimer Dieu de ces deux façons.

Il faut que nous le préférions à tout, d'abord parce qu'il est pour nous la source de tout bien; hors de lui, on ne trouve que joie menteuse, et finalement le malheur éternel. En lui seul nous goûtons le bonheur pour lequel nous sommes faits. C'est notre devoir de le reconnaître pour tel, et de nous mettre à sa recherche. Cet amour intérieur a nom l'espérance.

Il faut lui joindre la charité. Nous devons aussi aimer Dieu pour ce qu'il est en lui-même, à cause de sa beauté infinie. Ce motif n'exclut pas le premier, et tous deux peuvent s'unir dans notre âme. Le profit qu'un ami nous apporte n'empêche pas que nous l'aimerions sans cela. Nous pouvons même nous élever d'un motif à l'autre, passer tout naturellement de la considération du bienfait à l'amabilité du bienfaiteur, nous complaire en celle-ci indépendamment de notre propre intérêt, nous dévouer au service de l'aimé jusqu'au sacrifice de nous-même. Bref, ce qui doit régner entre Dieu et nous, c'est une véritable amitié.

(1) Joan., xxi, 15 ss.

Car nous sommes sûrs par ailleurs que notre amour rencontre le sien. Il nous a aimés le premier, et lorsque nous n'étions pas encore. L'amour le plus désintéressé suppose d'ordinaire un objet en qui il se complaît et qu'il veut combler de biens. « Je l'aimais parce que c'était lui », disait Montaigne de son ami. Mais l'amour de Dieu est antérieur à notre existence même. Et c'est lui qui nous a faits ce que nous sommes. « Seigneur, notre Souverain Maître, que ton nom est glorieux dans le vaste monde! Quand je contemple ton ciel, ouvrage de tes doigts, la lune et les étoiles que tu y as placées, qu'est-ce que l'homme pour que tu te souviennes de lui, le fils de la poussière, pour que tu arrêtes sur lui ta pensée? Pourtant tu l'as fait de peu inférieur à toi-même, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu lui as donné l'empire sur les œuvres de tes mains, tu as mis toute la création sous ses pieds (1)... » Non seulement la surface de la terre et de la mer, les plantes et les animaux sont au pouvoir de l'homme, mais tout le globe terrestre, et ce soleil énorme qui est un million de fois plus gros que notre planète, et ces autres soleils innombrables qui peuplent les espaces infinis, tout cela n'est rien à côté de l'esprit de l'homme que Dieu a fait capable d'embrasser toute cette matière dans une seule pensée, tout cela n'est rien à côté de son cœur dont Dieu même réclame l'amour. Le Maître de l'univers s'est penché vers l'homme pour lui dire : « Sois mon ami! »

Hélas! comment l'homme répond-il à l'amour de Dieu? Le Père Lacordaire le demandait aux déistes de son auditoire : « Vous qui n'avez que le cœur pour aimer Dieu comme vous n'avez que la raison pour le connaître, aimez-vous Dieu? Je ne vous demande pas si vous l'aimez d'un

(1) Psalm. VIII, 1-7.

amour tendre et profond, mieux que vos amis les plus chers, mieux qu'une mère aime son fils, mieux que toutes choses et vous-mêmes... Mais l'aimez-vous du dernier et du plus faible des amours? Votre pensée le cherche-t-elle jamais? Avez-vous en lui quelque plaisir caché? Est-il une part si légère que ce soit du trésor de votre cœur? J'ose vous dire que non, et que la feuille emportée par le vent dans un soir d'automne vous touche plus que l'immensité des divines perfections?... Vous le savez infini et vous ne concevez pas ce qu'il pourrait y avoir entre lui et vous. Il est dans son lieu, vous dans le vôtre; vous ne lui demandez que l'oubli et ne lui donnez que la même chose que vous lui demandez (1). »

Il en est ainsi ordinairement de ceux qui n'ont que leur cœur pour aimer Dieu sans les forces surnaturelles de la grâce, et que leur raison pour le connaître, sans les lumières de la foi qui nous le montrent incarné dans Jésus-Christ.

Même l'amour de la béatitude que Dieu nous promet, cet amour tout intéressé nous est difficile. Le bonheur, nous l'aimons tous pourtant. Il n'est pas une de nos démarches qui ne soit commandée par un besoin de le posséder. Toujours nous sommes à sa poursuite. Mais notre âme est tellement répandue dans les sens, habituée à recevoir d'eux ses impressions, et entraînée par leurs désirs, que le reste demeure plus ou moins en dehors de sa perspective. A ce que nous voyons, à ce que nous pouvons toucher, à ce qui enivre nos appétits corporels, comment opposer victorieusement le bonheur céleste dont on peut à peine se faire une image, et la douceur insaisissable dont on parle dans les livres de spiritualité? Sans doute

(1) Lacordaire, 55e conférence de Notre-Dame, Œuvres, Paris 1872, t. V, p. 87-88. — Cf. 5e conférence de Toulouse, t. VI, p. 393-394.

les joies sensibles ne suffisent pas à rassasier un cœur que Dieu a créé assez grand pour le posséder lui-même. On connaît le cri du poète :

> Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
> J'éprouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Mais alors c'est la grande misère décrite par Pascal. L'âme « ne peut plus goûter avec tranquillité les choses qui la charmaient. Un scrupule continuel la combat dans cette jouissance, et cette vue intérieure ne lui fait plus trouver cette douceur accoutumée parmi les choses où elle s'abandonnait avec une pleine effusion de cœur. Mais elle trouve encore plus d'amertume dans les exercices de piété que dans les vanités du monde. D'une part la présence des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion ; de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion (1). »

Nous verrons comment Dieu par Jésus-Christ s'adresse à nos sens eux-mêmes et nous aide à sortir de cette confusion. Mais auparavant, poursuivons l'analyse des difficultés de l'amour divin. Celles-ci ne font que grandir lorsqu'on passe de l'amour d'espérance à la charité. Il s'agit cette fois de réaliser une amitié avec Dieu.

Les hommes nouent bien des amitiés entre eux. Ils y trouvent l'une des joies les plus délicieuses de cette vie terrestre. Deux êtres, qui sont tout à la fois et réciproquement aimants et aimés, se sentent portés l'un vers l'autre.

(1) Pascal, *Sur la conversion du pécheur*, Pensées et opuscules, édit. Brunschwicg, p. 107.

« L'amour est fort comme la mort », dit le Cantique des cantiques; et de fait il semble arracher l'âme à son enveloppe corporelle pour l'emporter selon le meilleur d'elle-même dans l'être aimé. En lui désormais elle demeure par la pensée et l'affection. Sa pensée s'intéresse à tout ce qui le concerne. Son affection éprouve comme à l'intérieur de lui-même ses joies et ses peines. Quand deux personnes s'aiment mutuellement, leurs âmes habitent ainsi l'une chez l'autre.

Cette compénétration psychologique aboutit même à une transformation réciproque. J'emploie ce mot dans son sens philosophique, et j'entends que chacun devient pour ainsi dire « la forme » de l'autre, c'est-à-dire le principe qui organise sa vie, l'idée directrice de son activité. Et voilà ce qui en résulte. Comme tout être agit naturellement selon les exigences de la forme qui le constitue, chacun recherche instinctivement le bien de l'autre, au même titre que son bien personnel. Le plus exquis de son bonheur réside dans la félicité de l'aimé. C'est là l'expérience que font avec plus ou moins d'intensité tous ceux qui sont liés d'affection, aussi bien le père et son fils que l'époux et l'épouse, et pareillement de simples amis.

Or voici la grande question à résoudre. Puis-je être en face de Dieu comme un ami en face de son ami, comme une épouse auprès de son époux, comme un fils aux pieds de son père?

Impossible, déclarait le plus grand philosophe de la grâce, dans une étude très fine à laquelle saint Thomas d'Aquin emprunta tant d'éléments précieux pour son traité de la Charité. Impossible, disait Aristote, car la distance est trop grande qui sépare Dieu de nous (1). Deux êtres ne peuvent s'unir d'amitié et connaître cette compé-

(1) *Morale à Nicomaque*, VIII, 7.

nétration des âmes, cette transformation mutuelle dont on vient de parler, que s'ils possèdent au préalable un point commun pour se rencontrer. Et puis leur amitié commençante ne s'épanouira dans la perfection que s'ils communiquent l'un avec l'autre dans l'intimité d'une vie toute à deux.

Saint Thomas n'y contredit pas. Mais il sait aussi, grâce aux lumières de la foi, ce qu'Aristote ignorait : cette communauté de vie nécessaire pour fonder l'amitié, elle existe entre Dieu et nous. Et c'est pourquoi la divine amitié est possible. Nous avons une double vie, l'une corporelle, et l'autre spirituelle. Celle-ci est la principale, et c'est dans cet ordre que notre âme et Dieu se rejoignent et peuvent se fréquenter. Nous partagerons la vie divine dans le ciel. Dès maintenant nous goûtons dans l'état de grâce les prémices de cette communion future. *Nostra conversatio in cœlis est* (1).

Il faut bien l'avouer cependant. En dépit de la grâce qui nous la rend déjà possible, l'amitié avec Dieu est difficile à réaliser tant que vous voyageons loin de lui dans la vie corporelle. Sans doute la parfaite amitié est d'essence spirituelle. Elle risque même de se gâter, quand la chair y prend trop de part. D'ailleurs « tôt ou tard nous ne jouissons que des âmes (2) ». Il n'en reste pas moins vrai que c'est par les sens que les âmes prennent contact. Elles se révèlent l'une à l'autre sur un visage, dans des paroles, par un regard. Sans l'intermédiaire des corps les âmes ne se rencontreraient jamais, et quand l'une a quitté cette vie, l'autre sent peu à peu, non sans gémir sur sa misère, l'oubli qui se fait en elle. Pourtant les deux âmes s'étaient vues jadis et fréquentées longuement.

(1) II^{a} II^{ae}, qu. 23, a. 1, ad 1.
(2) Vauvenargues.

Alors que vaudra une amitié exclusivement spirituelle, telle que nous devons la faire régner entre notre âme et Dieu ? N'est-ce pas saint Bernard lui-même qui confessait à ses moines que bien souvent, surtout au début de sa conversion, cherchant le Dieu qu'il voulait aimer, rien ne l'y portait plus efficacement que la présence d'une personne pieuse, ou le souvenir d'un être cher. « C'était l'odeur de l'onction divine dont ils étaient imprégnés... J'étais indigne de goûter directement la douceur de Dieu... Et maintenant, si la même chose se renouvelle, je reçois sans doute avec avidité le don qui m'est fait ; j'en suis reconnaissant, mais combien peiné aussi de ne l'avoir pas mérité par moi-même, navré que Dieu ne me l'ait pas donné, comme on dit, de la main à la main, alors que je le demandais avec instance. J'ai honte d'être plus ému au souvenir d'un homme qu'à la pensée de Dieu. Alors je m'écrie en gémissant : Quand donc apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? Je suppose, ajoutait saint Bernard, qu'il en est parmi vous qui ont fait et qui font encore parfois la même expérience (1). »

Peu après il leur disait dans un autre sermon : « Je suis persuadé que la principale raison pour laquelle le Dieu invisible a voulu se manifester dans la chair et converser humainement avec les hommes, c'était précisément d'attirer d'abord à l'amour salutaire de sa chair les affections des âmes charnelles qui ne savaient aimer que la chair, et de les conduire ainsi par degrés à l'amour spirituel (2). »

(1) *In cantic.* Sermo XIV, 6.

(2) Ibid., Sermo XX, 6 : « Ego hanc arbitror præcipuam invisibili Deo fuisse causam, quod voluit in carne videri, et cum hominibus homo conversari, ut carnalium videlicet, qui nisi carnaliter amare non poterant, cunctas primo ad suæ carnis salutarem amorem affectiones retraheret, atque ita gradatim ad amorem perduceret spiritualem. »

Saint Thomas d'Aquin ne va pas jusqu'à dire comme saint Bernard que ce fut la principale raison de l'Incarnation ; mais, tout en laissant à la sagesse divine ses secrets, il croit devoir exposer ce motif comme l'un de ceux que nous pouvons plus facilement découvrir. Il y revient même à plusieurs fois, et le reprend sous des aspects divers (1). Voici le résumé de son argumentation.

D'abord, dit-il, du fait que Dieu s'est uni en personne à la nature humaine, il nous a montré que, malgré la distance qui nous sépare de lui, nous ne devons pas désespérer de nous unir un jour immédiatement à la nature divine.

Ensuite, pour que nous n'allions pas nous rabaisser jusqu'à chercher notre bonheur dans une vie pareille à celle des bêtes, auxquelles nous ressemblons par notre corps, pour que nous n'allions pas non plus rendre un culte à des êtres qui ne nous sont supérieurs que par des côtés secondaires, — les astres, les forces cosmiques, les esprits, — pour que nous sachions enfin apprécier notre propre dignité qui dans l'ordre surnaturel rejoint l'être divin sans intermédiaires, Dieu ne pouvait rien inventer de meilleur que d'assumer lui-même notre humanité.

D'autre part, puisque la béatitude à laquelle nous étions conviés consistait dans la jouissance de Dieu, il fallait éveiller dans notre cœur le désir de cette jouissance, et pour cela faire aimer Dieu. Mais rien ne peut nous pousser à l'amour de quelqu'un comme de reconnaître son amour pour nous. Et rien ne prouve l'amour comme l'union aussi intime que possible de l'aimant avec l'aimé. Dieu ne pouvait donc nous donner une preuve plus convaincante de son amour que de joindre sa nature à la nôtre dans l'unité d'une même personne.

(1) IV Gent., cap. 54 : « Si quis autem... Primum igitur... Simul etiam... Item quum beatitudo... Amplius, quum amicitia... »

Enfin l'on sait que l'amitié se fonde sur une certaine égalité. Ceux dont les situations sont très inégales ne peuvent devenir amis. La grâce a bien rapproché l'homme de Dieu et rendu possible à la rigueur une amitié divine. Mais pour que cette amitié devînt plus familière, il fallait encore que Dieu se rapprochât de nous d'une façon sensible, il fallait qu'il se fît homme, parce que l'amitié se noue tout naturellement d'homme à homme. Il s'est donc incarné. Dès lors connaissant Dieu sous une forme sensible nous sommes entraînés à l'amour de son invisible perfection (1).

Ainsi saint Thomas parle finalement comme saint Bernard, et tous deux sont d'accord avec la belle préface de l'Église en la fête de Noël : *Dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur.*

Les faits confirment la haute valeur de ces raisonnements. Qu'était l'amour de Dieu chez les Juifs avant la naissance de Jésus? Les prophètes, les psalmistes avaient cependant trouvé, sous l'inspiration divine, d'incomparables accents pour parler de l'amour dont l'Éternel gratifiait Israël : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Dieu m'a recueilli (2)... Quand Israël était enfant, dit le Seigneur, je l'aimai, et j'ai appelé mon fils d'Égypte; j'apprenais à marcher à Ephraïm en le soutenant par le bras, et ils n'ont pas compris que je les soignais (3). » Enfin, puisque l'amour qui attache l'homme à son épouse est plus vif encore que celui qu'il porte à son père et à sa

(1) « Quum amicitia in quadam æqualitate consistat, ea quæ multum inæqualia sunt in amicitia copulari non posse videntur. Ad hoc igitur quod familiarior amicitia esset inter hominem et Deum, expediens fuit homini quod Deus fieret homo, quia etiam naturaliter homo homini amicus est, ut sic, dum visibiliter Deum cognoscimus, in invisibilium amorem rapiamur. »

(2) Psalm. XXVII, 10.

(3) Osee, XI, 1-3.

mère, Dieu se proclamait l'époux d'Israël. Hélas! C'était pour se plaindre des infidélités de son épouse (1). En vain avait-il commandé : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur. La plupart des Juifs flottaient entre la peur de l'Éternel et l'indifférence à son égard, tour à tour tremblant au pied du Sinaï et fabriquant une idole pour lui offrir leur encens.

Les meilleurs en Israël ne s'élevaient qu'à une sorte de crainte révérentielle. Cette crainte de Dieu dont parlent les saints Livres contenait sans doute un minimum de charité. Mais que c'était loin de l'idéal! *Ad hoc igitur quod familiarior amicitia esset inter hominem et Deum, expediens fuit homini quod Deus fieret homo.* Afin que l'homme puisse se lier à Dieu par un sentiment qui méritât vraiment le nom d'amitié, il fallait l'Incarnation.

Alors la terre entendit des cris d'amour divin tel qu'elle n'en avait jamais connus. Ecoutez saint Paul : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? La tribulation? L'angoisse? La persécution? La faim? La nudité? Le péril? Le glaive? Selon ce qui est écrit : « A cause de toi nous sommes mis à mort tout le jour. On nous regarde comme des brebis de boucherie. » Mais en tout cela nous sommes plus que vainqueurs, grâce à Celui qui nous a aimés. Oui, je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses futures, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni rien de créé ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur (2). »

Après tant d'autres voix qui font écho à celle du grand

(1) Osee, II, 2-13.

(2) Rom., VIII, 35-39. — Il s'agit sans doute ici de l'amour que Dieu nous porte dans le Christ. Mais saint Paul considère cet amour tel qu'il est reçu dans son cœur même et dans celui de tout fidèle, où il allume un amour réciproque. Voir le verset 28.

apôtre, voici la parole émouvante du Père Lacordaire : « Je suis toujours étonné, écrivait-il à un jeune homme, de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure et du peu de forces que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence... C'est si peu de chose pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti ! (1) »

F.-D. JORET, O. P.

(1) *Lettre à des jeunes gens*, préface de l'abbé Perreyve, p. 44.

LA TENTATION

(*Suite*)

Les tentations de la concupiscence (1)

On ne peut mettre en doute que la concupiscence soit un attrait puissant au péché, et, par là même, une source de tentation. Cette vérité se trouve clairement exprimée dans le texte célèbre de saint Jacques qui indique, tout à la fois, le fait de la tentation et son mode d'action : « Chacun est tenté, quand il est attiré et amorcé par sa propre concupiscence. Puis la concupiscence, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort (2). » Un peu plus loin, l'Apôtre la montre à l'œuvre : « D'où viennent les luttes et les querelles parmi vous? demande-t-il aux premiers chrétiens. N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres? Vous convoitez, et vous ne possédez pas ; vous êtes meurtriers et envieux, et vous ne pouvez pas obtenir ; vous avez des querelles et des luttes, et vous ne possédez pas, parce que vous ne demandez pas. Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions (3). »

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, novembre et décembre 1923.

(2) « Unusquisque vero tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus. Deinde concupiscentia, cum conceperit, parit peccatum ; peccatum vero, cum consummatum fuerit, generat mortem. » (Jac., 1, 14-15.)

(3) « Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc ? ex concupiscentiis

Voilà le fait : chacun est tenté par sa propre concupiscence qui « provoque », selon le mot de saint Augustin (1). Aussi les docteurs et les saints se sont plu à mettre en relief le rôle prépondérant qu'elle exerce dans la tentation. « Saint Basile, écrit Louis de Grenade, donne à la volupté un nom significatif : il l'appelle « l'amorce du diable ». Car, de même que les oiseleurs trompent et prennent les oiseaux en leur présentant quelque appât, de même le démon qui fait la chasse, non aux oiseaux, mais aux âmes, jette aux yeux pour appât la volupté, et ainsi enlace et perd les âmes infortunées... Les théologiens, continue-t-il appellent cette loi des membres un foyer de péché, *fomes peccati*, parce que, comme le feu s'alimente et s'accroît par le bois qui y est jeté, ainsi le péché est entretenu et excité dans l'âme par les désirs déréglés de la chair et des membres (2). »

Aussi bien la concupiscence est-elle pour l'âme un grand danger, et tous sont exposés à ses attaques, les bons eux-mêmes. « Plusieurs, dit saint François de Sales, quittent le monde et en retirent leurs affections, lesquels ont bien de la peine à se défaire de la chair : et pour ce le grand apôtre nous avertit de nous donner garde de cet ennemi, qui ne nous quitte jamais qu'à la mort. Gardez, dit-il, qu'il ne vous séduise. Qui est cet ennemi duquel l'Apôtre parle? sinon la chair que nous portons toujours avec nous ; soit

vestris, quae militant in membris vestris? Concupiscitis et non habetis : occiditis et zelatis et non potestis adipisci : litigatis et belligeratis, et non habetis, propter quod non postulatis. Petitis et non accipitis, eo quod male petatis : ut in concupiscentiis vestris insumatis. » (Jac., IV, 1-4.)

(1) « Si l'iniquité est anéantie (par le baptême), la faiblesse n'a point disparu ; la concupiscence désordonnée demeure en nous ; elle provoque. » (S. Augustin, Passages détachés de S. Paul, Sermon CLV, n° 9.)

(2) Louis de Grenade, Sermon II, pour la fête de la Conception de la T. S. Vierge.

que nous buvions, que nous mangions, ou dormions, toujours elle nous accompagne et tâche de nous tromper : il est certain qu'elle est la plus déloyale et perfide ennemie que nous nous puissions imaginer, et le continuel renoncement qu'il en faut faire est bien difficile (1). » La chair est donc ennemie ; la concupiscence est un danger perpétuel pour l'âme. « N'oublie pas, recommande saint Augustin, qu'après la rémission de tes fautes il te reste un corps infirme, qui est nécessairement aiguillonné par les convoitises illicites et par les désirs de la chair... Cette chair parfois trouve un plaisir dans les suggestions et parfois elle les rejette ; quand elle y trouve un plaisir, elle s'y laisse souvent aller et succombe (2). » Le mal est ainsi en nous, « attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattions par une continuelle résistance... C'est là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit (3). Maladie redoutable dont la malignité « se répand dans l'homme tout entier. Elle court, pour ainsi parler, dans toutes les veines, et pénètre jusqu'à la moelle des os. C'est une racine envenimée qui étend ses branches par tous les sens ; ils se prêtent la main mutuellement, le plaisir de l'un attire et fomente celui de l'autre ; et il se fait de leur union un enchaînement qui nous entraîne dans l'abîme du mal ». — Maladie difficile à diagnostiquer, qui prend pied au centre même de l'œuvre du Créateur. « Il faut, en effet, distinguer dans l'opération de nos sens la nécessité, l'utilité, la vivacité du sentiment et enfin l'attachement au plaisir sensible, *libido sentiendi*. De ces quatre qualités des sens, les trois premières sont l'ouvrage du Créateur, mais c'est au milieu de cet ouvrage de Dieu que

(1) S. François de Sales, Sermon pour la Nativité de la T. Ste Vierge.
(2) Saint Augustin, Disc. sur le Ps. CII, n° 5.
(3) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, chap. IV.

l'attache forcée au plaisir sensible et son attrait indomptable, c'est-à-dire la concupiscence introduite par le péché, établit son siège (1). » De là, par les cinq ouvertures des sens, elle prend son cours sur ses objets et en reçoit les impressions. Des yeux, elle reçoit l'impression visuelle de beauté et de grâce, à laquelle correspond le désir de voir et de regarder encore; de l'oreille l'impression d'harmonie, à laquelle correspond le désir d'entendre encore; tout ce qui a un caractère de suavité exerce un charme prenant sur les sens du goût et de l'odorat, et l'appétit, comme un ressort puissant, se détend avec force pour s'emparer de l'objet qui est la cause de ces jouissances; enfin, il y a surtout les impressions vives du toucher auxquelles correspond le désir violent du plaisir sous toutes ses formes, repos, bien-être et délectations plus périlleuses encore.

Au demeurant, la concupiscence est partout, et est « la même partout, parce que c'est partout le même attrait du plaisir, la même indocilité des sens, la même captivité et la même attache du cœur aux objets sensibles (2). Par quelque endroit que vous la frappiez, tout s'en ressent. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés, pénètrent le cœur par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots; quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte; à la fin on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre. En s'affaiblissant peu à peu,

(1) Bossuet, *Maximes sur la Comédie*, VIII. — Il renvoie à S. Augustin : *Contr. Jul.* liv. IV, chap. 14, n° 6, et *Confess.*, liv. X, chap. XXXI et suiv.

(2) « Dans quelque sens du corps que la chair convoite contre l'esprit, cette convoitise s'identifie toujours avec la concupiscence charnelle; et parce que celle-ci nous entraîne au mal toutes les fois que notre esprit n'oppose pas à ses désirs d'autres désirs plus puissants, il est manifeste qu'elle est mauvaise dans chacune de ces diverses circonstances. » (S. August., *Contr. Jul.*, ouv. inach., liv. IV, n° 28.)

on se met en un danger évident de tomber avant qu'on tombe; et ce grand affaiblissement est déjà un commencement de chute (1). »

Affaiblissement d'autant plus dangereux qu'il se fait en nous presque à notre insu. Lentement, sournoisement, l'œuvre destructrice s'accomplit dans l'ombre (2); puis, quand les travaux d'approche sont à point, le mal, qui s'est fait oublier, se découvre brutalement et attaque de vive force. Ce sont là les deux états successifs décrits dans le texte de saint Jacques. « Cet apôtre distingue la conception d'avec l'enfantement du péché; il distingue la disposition au péché d'avec le péché entièrement formé par le plein consentement de la volonté : c'est dans ce dernier état qu'il engendre la mort et qu'il devient tout à fait mortel. Mais de là il ne s'ensuit pas que les commencements soient innocents : pour peu qu'on adhère à ces premières complaisances des sens émus, on commence à ouvrir son cœur à la créature; pour peu qu'on les flatte par d'agréables représentations, on aide le mal à éclore (3). »

Il est difficile d'affirmer plus nettement l'existence de l'œuvre tentatrice de la concupiscence et d'en donner une vue d'ensemble plus claire. Il n'en reste pas moins à expliquer sa possibilité, car, dès le début, une objection s'élève.

Tenter c'est, au sens propre et strict où nous l'employons

(1) Bossuet, *Maximes sur la Comédie*, VIII.

(2) « Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fond de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait saint Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait : Je n'aimais pas encore, mais j'aimais à aimer. » (Bossuet, *Max. sur la Comédie*, VIII.)

(3) Bossuet, *Maximes sur la Comédie*, VIII.

ici, séduire, entraîner, ou mieux, induire au mal, au péché. Or le mal ne peut sortir que de la volonté, seule cause efficiente adéquate du péché. Toute tentation, pour atteindre son but, devra donc agir d'abord sur la volonté, et c'est là que la concupiscence devra frapper et intervenir pour conduire l'homme à la chute.

Mais la volonté, quant à l'exercice de son acte, est inaccessible : elle ne peut être mue que par elle-même, ou par Dieu qui est sa cause. Cette règle n'admet pas d'exception ; la violence, quelle qu'elle soit, verra toujours ses efforts sauvages se briser impuissants au pied des remparts inexpugnables du vouloir humain.

Il faut trouver une autre voie. Peut-être pourra-t-on parvenir jusqu'à la volonté et l'influencer en lui proposant l'objet de son acte? Le chemin, de fait, existe ; mais il semble qu'ici encore la concupiscence ne puisse intervenir. L'appétit sensible, en effet, est une faculté inférieure, soumise de droit aux puissances supérieures. Ce n'est donc pas à la perception sensible à proposer son objet à la volonté, mais bien à recevoir d'elle ses ordres et sa direction. Cette conclusion paraît évidente. Saint Thomas affirme cependant que l'appétit, la concupiscence par suite, peut atteindre et mouvoir la volonté. Comment ? De façon indirecte.

En voici la raison. La volonté ne peut être mise en mouvement que par un bien dont elle perçoit la bonté et la convenance. Ce bien, objet de ses actes, qu'elle ne peut saisir directement, lui vient de l'intelligence, qui le reçoit elle-même des sens. C'est toujours la grande loi, « *nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* » : toutes les connaissances de l'intellect lui arrivent par le canal de la perception sensible; c'est là qu'elle puise les éléments de sa vie. Il suit que la volonté, dépendante de l'intelligence dans la production de son acte, dépendra par elle de l'appétit sensible.

En fait, cette dépendance est-elle constatable? Oui, répond l'expérience. Nous trouvons en nous des passions (1) et nous les sentons sujettes à de brusques et infinies varations. Il est clair que ces variations de l'appétit sensitif auront leur répercussion dans l'homme, ses dispositions changeront. Ainsi, sous l'influence de la passion, une chose lui conviendra, lui paraîtra délectable, qui le laisserait indifférent ou même lui répugnerait si la passion n'agissait pas. Cela se voit chaque jour. Sous l'impression de la colère, un homme repousse un objet ou une proposition qui lui agréerait s'il était maître de lui; il prononce des paroles brutales, profère des menaces qu'il regrettera et dont il demandera pardon dès que l'agitation de son âme sera calmée. Sous l'influence d'excitations impures, un autre se sent attiré à des spectacles ou poussé à des actes dont il rougit dès que la passion cesse de parler. C'est donc un fait d'expérience que l'appétit sensitif, la passion, la concupiscence par conséquent, meut indirectement la volonté.

Et certes cette action de la sensibilité sur la volonté, par l'intelligence, n'est point négligeable. Interrogée, l'expérience répond encore que les mouvements désordonnés des passions de la concupiscence sont la source ordinaire des péchés. Sans doute, la volonté peut se mouvoir directement au péché; nous connaissons les fautes d'orgueil, le froid endurcissement de la malice... Au demeurant, et tout compte fait, ces cas de motions directes sont rares, surtout si on les compare aux montagnes de péchés qu'accumule chaque jour l'action oblique de l'appétit sensitif.

C'est dire l'importance de cette action et la nécessité

(1) Le mot « passion » désigne ici toutes les modifications que subit l'apétit sensitif; nous savons que c'est là le champ propre de la concupiscence.

d'étudier sa marche. Nous laisserons de côté, cependant, certaines explications d'allure purement psychologique ; ce n'est pas toute concupiscence qui nous occupe ici, mais celle-là seule qui entre dans la vie morale de l'homme pour prendre part à ses fautes par l'influence qu'elle exerce sur ses facultés ou par le concours qu'elle leur prête.

L'action ainsi limitée de la concupiscence, c'est-à-dire son influence et son concours, seront autres selon qu'elle-même sera, pour parler comme la théologie, antécédente ou conséquente. Antécédente, elle prévient l'acte de la raison, le mouvement de la volonté et, par là même, le complète; conséquente, elle suit l'acte de la volonté d'où elle est sortie, et le détermine.

D'un mot, nous pouvons caractériser l'œuvre de la concupiscence antécédente : elle s'efforce d'obscurcir l'intelligence et d'affaiblir la volonté. Pour y parvenir deux voies lui sont ouvertes.

Nous connaissons la loi de solidarité qui unit nos puissances. Les deux appétits, rationnel et sensitif, y sont soumis; ils puisent à la même source et s'alimentent de la même sève, cette sève ou perfection que l'âme met au service des facultés dont elle est la source. Or, l'expérience dit que les passions que fait naître la concupiscence consomment, dans leurs mouvements impétueux, une grande quantité de forces et d'énergies. Comme ces forces, ces énergies sont déterminées et limitées, l'hyperesthésie des facultés mises en branle par la concupiscence aura comme contrecoup l'anémie des autres qui se trouveront ainsi dépourvues, vidées et desséchées. Les premières atteintes seront évidemment la raison et la volonté, qui pâtiront plus ou moins du dévelopement exagéré des passions. C'est ce que l'on exprime en disant que la concupiscence obscurcit l'intelligence, qui se voile, et affaiblit la volonté, dont l'élan

se brise et la liberté diminue, si elle ne sombre pas (1). C'est là un phénomène qui se constate fréquemment chez les hommes passionnés, esclaves de la concupiscence (2).

Saint Thomas appelle ce procédé « *secundum quamdam abstractionem vel distractionem* », le procédé de soustraction des forces morales; au demeurant, procédé subjectif, qui s'exerce par les racines que les facultés plongent dans l'essence de l'âme.

Il en est un second, qui se sert de l'objet d'une faculté pour en orienter une autre. C'est le procédé objectif de la suggestion. L'appétit ne se porte vers une chose qu'autant que la perception sensible la lui a présentée : *nihil amatum nisi praecognitum*. Percevoir et aimer sont essentiellement inséparables et l'un suppose l'autre (3). On ne peut aimer sans percevoir, et l'amour enveloppe nécessairement l'image de l'objet perçu. Il y a ainsi influence réciproque de l'un sur l'autre : l'image perçue provoque l'amour et attire l'appétit vers l'objet; inversement l'amour fixe l'attention vers l'image et y imprime plus profondément l'objet. Or les images des objets extérieurs se centralisent et se con-

(1) « Quando motus appetitus sensitivi fortificatur secundum quamcumque passionem, necesse est quod remittatur, vel totaliter impediatur motus proprius appetitus rationalis, qui est voluntas. » (S. theol., I[a] II[ae], qu. 77, a. 4.) — Cf. De Malo, qu. 3, a. 9.

(2) Saint François de Sales expose longuement cette loi dans un délicieux chapitre (chap. x) du livre I du *Traité de l'amour de Dieu*. Le saint docteur y parle de l'éparpillement des forces de l'âme en plusieurs opérations; mais le raisonnement vaut pour le cas qui nous occupe : l'intensité remplace la multiplicité, voilà tout.

Il conclut ainsi : « Les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulièrement quand c'est en celle du sens général, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la raison et l'entendement; parce que leur misérable âme, pour sentir plus entièrement l'objet brutal, se divertit des opérations spirituelles pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales et brutales. »

(3) Nous raisonnons ici dans le cas où l'objet perçu est aimable, agréable, attirant... Autrement la réciproque ne serait pas vraie : d'une façon générale l'on peut percevoir sans aimer nécessairement.

servent dans l'imagination, qui est leur faculté réceptrice. C'est là qu'agissent les passions de la concupiscence pour y mettre leurs objets en un relief plus prononcé, souvent exagéré. C'est là aussi que l'esprit va puiser les matériaux de son abstraction. Il n'est pas, en effet, en contact immédiat avec le monde du dehors : entre eux se dresse la muraille du corps, l'écran de la chair. Comme il n'en a pas davantage l'intuition, il ne peut le saisir que par et dans la perception sensible. L'intellect en quête de connaissance devra donc se tourner vers l'imagination, d'où il tirera son aliment par les procédés qui lui sont propres. Il suit que l'esprit est conditionné par l'imagination au point d'être presque exclusivement déterminé aux seuls objets dont elle possède l'image. De là découlent des conséquences d'ordre pratique considérables. Mon intellect ignorera d'ordinaire ce qu'ignore mon imagination ; il connaîtra ce qu'elle connaît, et son attention sera d'autant plus attirée et fixée qu'elle se portera sur une image plus fortement prononcée ; cette image s'imposera même à mon esprit si la passion s'est introduite projetant sur elle une lumière éclatante qui laisse tout le reste dans l'ombre : il ne verra bientôt plus qu'elle. En un mot, si la passion est si violente qu'elle oblige l'imagination à n'être pleine que de son objet, l'intelligence qui n'a d'autres matériaux que ceux que lui fournit l'imagination — ici, la seule image de l'objet de la passion, — sera, elle aussi, toute pleine de lui et ne pensera qu'à lui. C'est l'obsession que nous connaissons tous, et qui est faite, tout à la fois, de la disproportion qu'a prise dans l'imagination l'objet proposé et de l'insistance apportée à le proposer (1).

Il est aisé de voir, par là, de quel poids l'intelligence

(1) Cf. S. theol., I^a II^ae, qu. 77, a. 1.

pèsera sur la volonté vis-à-vis de laquelle elle joue le rôle de la perception sensible par rapport à l'appétit.

Ainsi, de proche en proche, le mouvement de l'appétit sensible, la passion et la concupiscence, par conséquent, gagnent la volonté et arrivent à exercer sur elle l'action la plus réelle et la plus efficace : tantôt, par soustraction de forces, elle l'affaiblit, l'énerve, la rend plus flottante, et son activité est diminuée; tantôt, par ses suggestions, elle se fait conseillère du mal ou porte atteinte à sa liberté par ses exigences objectives (1).

De conseillère et de maîtresse tyrannique, la concupiscence sait descendre au rôle plus humble et plus effacé d'instrument, de servante et d'esclave du péché qui rayonne par elle et, parfois, s'achève et se complète en elle. C'est la concupiscence conséquente.

La volonté, qui peut toujours résister aux entraînements de la passion, peut aussi se passer de ses excitations, aller d'elle-même au péché, le rechercher spontanément et s'y porter de son propre mouvement. Elle a des révoltes et des indépendances auxquelles sont étrangères toutes les autres puissances. Mais alors tout l'être y fait écho, car la place qu'elle occupe dans l'âme ne permet pas à ses mouvements de passer inaperçus. Reine incontestée, quand son front se lève en un geste d'orgueil, ou quand son affection se porte avec excès vers quelque objet immatériel, tout le peuple de facultés qu'elle gouverne en subit le contrecoup. Nous assistons ici, mais en sens inverse, au phénomène que nous avons déjà décrit. En vertu de la loi de subordination qui lui associe essentiellement l'esprit, la volonté impose ses objets à sa considération et les y inscrit avec un puissant relief. La sympathie naturelle et la solidarité qui relient toutes nos facultés font continuer le mouvement :

(1) Cf. S. theol., I^{a} II^{ae}, qu. 77, a. 6 ; qu. 24, a. 3, ad 1.

l'objet de la volonté passe de l'esprit dans l'imagination, où il s'incarne en une représentation sensible, puis, achevant sa course, il descend jusqu'à l'appétit et y excite des passions correspondantes. Nous connaissons tous ce phénomène : sous l'influence d'un péché d'orgueil, nous aimons à créer des scènes où cet orgueil se complaît et se satisfait : le cerveau s'échauffe, le cœur se gonfle et s'emplit d'un sang plus chaud et plus ardent, il s'en dégage des vapeurs de gloire, d'ambition et d'égoïsme ; la poitrine elle-même semble prendre plus d'ampleur et se dilate d'aise. La concupiscence est devenue comme un rayonnement et un complément du péché de l'esprit. Il n'y a pas de faute nouvelle, mais la faute primitive est plus entière, plus pleine ; elle a envahi l'homme tout entier et l'enserre dans un réseau à la fois plus étendu et plus étroit (1).

On peut même imaginer le cas — il est possible et se produit effectivement — où l'homme que l'orgueil a touché excite volontairement, de propos délibéré, dans son imagination, ces scènes et ces tableaux qui traduisent la satisfaction qu'il trouve dans sa faute, l'incarnent et la complètent (c'est le « per modum electionis » de S. Thomas). Dans quel but? En quelque sorte pour s'affermir

(1) S. theol., I^a II^ae, qu. 24, a. 3, ad 1 : « dicendum est quod passiones animae... *consequenter* se habent, et hoc dupliciter : uno modo per modum *redundantiae*, quia scilicet cum superior pars animae intense movetur in aliquid, sequitur motum ejus etiam pars inferior ; et sic passio existens consequenter in appetitu sensitivo est signum intensionis voluntatis ; et sic indicat bonitatem vel malitiam moralem majorem. Alio modo per modum *electionis*, quando scilicet homo ex judicio rationis eligit affici aliqua passione, ut promptius operetur, cooperante appetitu sensitivo ; et sic passio animae addit ad bonitatem (vel malitiam) actionis. »

I^a II^ae, qu. 77, a. 6 : « Passio consequens non diminuit peccatum, sed magis auget, vel potius est signum magnitudinis ejus, in quantum scilicet demonstrat intensionem voluntatis ad actum peccati. Et sic verum est quod quanto aliquis majori libidine vel concupiscentia peccat, tanto magis peccat. »

davantage dans son péché et prendre comme une garantie contre lui-même et ses défaillances possibles. Ici encore la concupiscence est conséquente; elle ne provoque pas le mal, car elle est dans sa dépendance et le suppose; mais elle accentue l'intensité du mauvais vouloir et la gravité du péché, sans cependant en changer l'espèce (1).

Pour achever cette étude il ne nous reste plus qu'à saisir, en quelque sorte, la concupiscence sur le fait, avec son cortège de ruses et d'artifices. Nous comprendrons mieux ainsi le rôle prépondérant qu'elle joue dans nos vies et le mécanisme caché de son action. Nous aurons, pour nous guider, les Pères et les Docteurs. Ils avaient scruté les profondeurs du cœur humain, et leur plume est féconde quand elle nous trace le tableau de ses faiblesses et de ses misères.

Il faut noter, dès l'abord, que les tentations de la concupiscence revêtent un caractère très spécial du fait de l'intime union de l'âme et des sens : c'est là ce qui les rend si périlleuses et si douloureuses. « C'est vraiment grande pitié que cette guerre, s'écrie saint François de Sales; car étant entre de si grands amis, comme l'esprit et la chair, y a-t-il rien de plus déplorable? Saint Paul se lamentant de cette guerre, après avoir décrit au long les assauts qu'il sentait en soi-même, s'écrie : « Qui me délivrera de cette chair mortelle? car je ne m'en peux défaire. Que ferai-je? dit l'âme combattante, cette chair est ma chère moitié, c'est ma sœur, c'est ma chère compagne, née avec moi, nourrie avec moi, et toutefois elle me fait une si cruelle guerre : comme ma sœur, je la devrais suivre; comme adversaire, je la dois fuir. Hélas, mon Dieu! si je la

(1) Cf. *Diction. de théol. catholiq.*, art. « Concupiscence », auquel nous empruntons ce commentaire des passages de S. Thomas indiqués à la note précédente.

caresse, elle me tue ; si je la tourmente, je me sens de l'affliction ; si je ne l'aime, je suis mal ; si je l'aime, je suis pis. *Quis me liberabit?...* » Michée, parlant de ce combat, dit : Garde-toi de celle qui dort en ton sein (VII, 5), c'est-à-dire : ne te fie point en elle ; pourquoi? Les ennemis de l'homme sont avec lui (Matth., x, 36) (1) ». C'est qu'en effet « la chair et l'âme sont deux sœurs qu'un même sein a portées : *duae autem sorores sunt anima et caro, quae simul in utero unius matris fuerunt* (2) ». Or cette chair, qui ne se sépare jamais de l'âme, « ne se lasse pas de l'importuner de ses désirs effrénés et de la pousser vers le précipice. Elle a d'ailleurs avec elle deux complices habiles, les sens et les affections ; les sens offrent à l'âme les biens qui conviennent au corps ; les affections, de leur côté, ne la laissent pas tranquille, si elle ne se met à la poursuite de ces biens sensibles. Que quelque chose de beau frappe nos yeux, aussitôt l'amour impur nous fait sentir sa morsure ; apercevons-nous un objet précieux, agréable, suave au goût, la cupidité, l'amour des plaisirs sensuels se réveillent et lèvent la tête (3). »

Voilà bien à l'œuvre l'ennemi domestique, le traître logé dans la place, dont il faut se défier sans cesse, parce qu'il peut, à tout instant, attaquer à l'improviste et pactiser avec les ennemis du dehors, pour faire tomber la résistance. C'est la remarque de saint Bonaventure : les soldats qui défendent une forteresse repoussent aisément les ennemis extérieurs, mais il leur est très difficile de triompher de l'ennemi du dedans (4).

(1) S. François de Sales, Sermon pour le jour des Rameaux.

(2) S. Bonaventure, Serm. pour le IV[e] dim. après l'octave de Pâques.

(3) Louis de Grenade, III[e] Sermon pour le III[e] Dim. de l'Avent.

(4) « Militi inexistenti in forti castro, facile est extrinsecum hostem abjicere ; sed valde difficile est sibi interiorem hostem superare. Unde Boetius dicit, quod nullo sit major pestis, quam familiaris inimicus. Nam et Samson, qui mundum, ut nazaraeus, contempsit et omnes

De l'intime de l'être où elle se tient, la concupiscence choisit son heure et son mode d'action. Son rôle est d'ailleurs très simple : elle doit attirer, elle doit captiver et séduire (1) : « *unusquisque tentatur a concupiscentia sua, abstractus et illectus* ». Ce que les commentateurs traduisent en disant que l'homme se laisse prendre aux amorces de la concupiscence, comme le poisson à l'appât de l'hameçon et l'oiseau au grain de blé qui lui dérobe le piège ; qu'il capitule devant elle comme Esaü affamé capitula devant le plat de lentilles de son père Jacob et lui vendit honteusement son droit d'aînesse ; qu'il lui sacrifie ce qu'il a de plus cher, comme Adam et Ève, oubliant les menaces de Dieu, se jetèrent dans la mort à l'aspect tentateur du fruit défendu.

Charmer, vaincre par ses charmes, voilà toute la concupiscence. Pour atteindre à ses fins elle multiplie les appels ; repoussée, elle revient à la charge, comme une fille de joie au coin des rues ; elle fatigue, elle obsède, jusqu'à ce qu'elle ait arraché à la volonté le « oui » qui est l'aveu de sa capitulation (2).

Pour mieux caractériser ces tentations de l'appétit désordonné, les saints Pères recourent à diverses comparaisons. C'est ainsi qu'ils établissent volontiers le parallèle entre le rôle de la concupiscence dans nos fautes et celui que joua Ève dans la chute du premier homme. Intimement unie à

hostes dejecit, carnis fuit passione superatus. Dicit enim philosophus (Seneca) quod difficillimum est hanc passionem vincere, consentaneam naturae. » (S. Bonavent., Serm. de Comm. plur. martyrum.)

(1) « Elle captive, c'est-à-dire elle s'efforce de captiver, elle tente d'obtenir le consentement et l'action. » (S. Aug., *Du mariage et de la concupisc.*, liv. I, chap. xxx.)

« Je vois dans mes membres une autre loi qui répugne à la loi de mes membres, me « captivant » dans la loi du péché.

(2) « Obsessa mens hominis, et undique Zabuli infestatione vallata, vix occurrit singulis, vix resistit. Si avaritia prostrata est, exsurgit libido. » (S. Cypr., Serm. de opere et eleemosina.)

Adam, Ève ne faisait avec lui qu'une seule chair (Gen., II, 28); la concupiscence nous tient de très près, habite en nous et s'insinue dans notre âme comme dans notre corps.

De même que le démon trompa Ève et se servit d'elle pour faire tomber Adam, c'est par la concupiscence qu'il nous attire et nous conduit au péché. « Pourquoi, demande saint Augustin, le Seigneur tenait-il ce langage à Ève? Parce que l'homme tombe par la chair, et que, pour nous, l'Ève intérieure est notre chair. « Celui qui aime son épouse, a-t-il été dit, s'aime lui-même » (Ephes., V, 28). Qu'est-ce à dire, « lui-même »? L'Apôtre l'explique ensuite et dit : « Nul n'a jamais haï sa propre chair » (Ibid. 29). Comme, donc, le démon veut nous faire tomber par la chair, de même qu'il fit tomber Adam par Ève, il est recommandé à Ève d'observer la tête du serpent, parce que celui-ci observe son talon (1). »

La concupiscence, c'est encore la fièvre de l'âme qui altère celui qu'elle dévore et le précipite vers les sources empoisonnées. Elle met du feu dans les os et du « sang fumeux » dans les veines. « Notre chair est toute languissante de la fièvre du mal, dit saint Ambroise; elle brûle aux ardeurs sans frein de multiples cupidités, car la fièvre de la concupiscence ne le cède pas en violence à celle qui dévore les corps. Tandis que celle-ci brûle notre chair, l'autre consume notre âme. Cette fièvre c'est l'avarice et la volupté aux désirs de flamme; c'est aussi l'ambition et c'est la colère : vices du corps, il est vrai, mais qui glissent du feu jusque dans les os, et jettent le trouble dans l'esprit, dans le cœur et dans les sens (2). » Précieux auxi-

(1) Saint Augustin, Disc. sur les Psaumes, Ps. XLVIII, n° 6.

(2) « Variis criminum febribus caro nostra languet, et diversarum cupiditatum immodicis aestuat ardoribus. Nec minorem febrem amoris esse dixerim, quam caloris. Itaque illa animum, haec corpus inflammat. Febris enim nostra avaritia est, febris nostra libido est;

liaire pour le démon, « qui sait abuser des passions naturelles des hommes pour les porter à la débauche ; par son souffle et ses suggestions il enflamme leur ardeur et, dans cet incendie, il les consume et les dévore (1) ».

Les saints Pères, utilisant un passage des Proverbes (2), comparent aussi la concupiscence à la courtisane éhontée qui guette l'homme au passage et essaie, par ses paroles trompeuses, de le détourner de la femme légitime, pour l'entraîner à l'adultère. La concupiscence, en effet, s'efforce d'éloigner l'âme de Dieu, son époux, pour la rejeter vers les biens créés où elle se vautre dans de criminelles délices. « Vois, j'ai orné mon lit de couvertures et de tapis de fil d'Égypte ; j'ai parfumé ma couche de myrrhe, d'aloès et de cinnamome. Viens, enivrons-nous d'amour jusqu'au matin : livrons-nous joyeusement à la volupté... » Quel est l'homme qui n'a pas entendu monter aux oreilles de son âme de ces paroles qui amollissent, de ces promesses qui affolent? C'est à cela, sans doute, que pensait saint François de Sales quand il disait : « La chair fait sa

eo quod ignitae sunt cupiditates. Febris nostra ambitio est, febris nostra iracundia est. Quae licet corporis vitia sunt, ignem tamen ossibus implicant, mentem, animum, sensumque pertentant. » (S. Ambr., lib. IV in Luc., c. 4.)

(1) Louis de Grenade se demande aussi : « Qu'est-ce donc qu'un tel feu, une telle ardeur, une telle démence, une telle peste, une telle surexcitation qui aveugle si bien l'esprit, ou qu'il ne voit pas de si grands maux, ou que, les voyant et les considérant, il les méprise dans le paroxysme de cette fureur et de cet incendie? N'est-ce pas ici que le démon fait bouillonner comme une chaudière le fond de la mer? »

(2) Prov. VII, 6 ssq. « J'étais à la fenêtre de ma maison, dit le sage, et je regardais à travers mon treillis. J'aperçus parmi les jeunes gens un garçon dépourvu de sens. Il se dirigeait lentement du côté de sa demeure. C'était au crépuscule, pendant la soirée, au milieu de la nuit et de l'obscurité. Et voici, il fut abordé par une femme ayant la mise d'une prostituée et la ruse dans le cœur. Elle le saisit et l'embrassa, et d'un air effronté, lui dit : ... Je suis sortie au devant de toi, et je t'ai trouvé. J'ai orné mon lit... j'ai parfumé ma couche... »

demeure dans notre sein, nous la portons en nous : c'est pourquoi elle inquiète quelquefois nos cœurs, ayant des ruses non pareilles pour vaincre l'esprit et l'attirer à ses brutales inclinations (1). »

Imprudent, dès lors, celui qui oserait dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau ! Répandue dans tout le corps comme « une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens », la concupiscence agit et opère par eux « pour attirer et amorcer ». « Elle agit dans les yeux, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel : ouvrir les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir et à en être vu, c'est, en effet, être dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées, quand, par de dangereux entretiens, et des chants remplis de mollesse, l'on allume et l'on entretient les flammes de l'amour impur et cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles. L'âme, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affaiblit sa raison, s'attache aux sens et au corps. Cette femme que nous venons d'entendre vanter les parfums qu'elle a répandus sur son lit et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : « Enivrons-nous de plaisirs et jouissons des embrassements désirés », montre assez par son discours où mènent les bonnes senteurs préparées pour affaiblir l'âme, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose qui,

(1) Saint François de Sales, Sermon pour le III[e] jour de Pâques.

Saint Augustin dit aussi : « L'art du peintre le plus habile serait impuissant pour exprimer les mouvements secrets et les sollicitations par lesquelles la concupiscence cherche à séduire les cœurs chastes. » (*Contre Julien*, ouvr. inach., liv. III, c. 187.)

Nous trouvons encore d'autres images sous la plume des écrivains ecclésiastiques : saint Ephrem appelle la concupiscence : le germe du diable, la blessure du cœur, l'arche de malice, une vipère ; Gerson : l'envoyée du démon ; etc...

ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres : l'âme qui en goûte un remonte aisément à la source qui les produit tous... Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps, qui, faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son âme ; on ne se peut rien refuser : un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout ; et tous ces divers sentiments sont autant de branches de la concupiscence de la chair (1).

C'est ainsi qu'elle conçoit peu à peu, puis enfante le péché ; le péché étant consommé engendre la mort. Par là l'homme devient son esclave, et il n'est pas de pire esclavage que celui des passions. « Un captif est enfermé dans un cachot, il a des fers aux pieds ; mais celui-là n'est-il pas également captif dont l'âme est rivée à l'objet de ses coupables affections? Il a beau se vanter de sa liberté, il n'a plus aucune puissance, il n'est plus maître de lui-même, il est l'esclave de ce qu'il aime d'une manière désordonnée ; son cœur est pris dans les liens de ses affections criminelles, et le libre arbitre qu'il possède encore n'est plus pour lui qu'un vain et stérile esclavage... Un homme plongé dans l'ivresse n'est plus maître de lui, c'est le vin qui est son maître ; et cela s'applique entièrement à l'ivresse des passions (2) ».

L'homme a autant de tyrans qu'il y a de passions triomphantes dans son cœur et de vices dans sa vie. Quelle

(1) Bossuet, *Traité de la concupiscence*, ch. v.
(2) Louis de Grenade, *Le Guide des pécheurs*, liv. I, ch. 17, § 2.

dégradation et quelle misère ! Ils le font descendre du trône où la main du Créateur l'avait placé, et le flétrissent dans son intelligence et dans sa volonté, deux choses sans lesquelles l'être raisonnable perd l'honneur distinctif de sa nature et son rang, pour tomber dans la condition des bêtes. C'est là le terme fatal où doit nécessairement aboutir une âme qui se laisse guider, non plus par le rayon du ciel, mais par les grossiers appétits de la concupiscence.

Que faire, en face d'un ennemi à la fois si attirant et si redoutable? « Ah ! combats, nous crie saint Augustin, résiste, garde-toi de consentir ; et de cette manière tu n'iras pas à la remorque de tes convoitises (1). » « Si puissante, en effet, que soit cette convoitise, elle ne subjugue pas entièrement l'esprit, puisque celui-ci, à son tour, convoite contre la chair. Par conséquent, s'il est vrai que cette loi du péché fait peser son joug sur la chair et lui souffle la résistance contre la loi de l'esprit, cependant on peut dire qu'elle ne règne pas sur notre corps mortel, tant qu'on refuse d'obtempérer à ses désirs (2). » Saint Grégoire le Grand parle de même : « Nos passions sont des bêtes féroces qui rugissent, mais qui ne peuvent mordre qu'autant que nous le permettons (3). » « Quand même elles s'élèveraient en nous et se jetteraient dans nos yeux, dans nos oreilles, sur notre langue et dans notre imagination volage, même alors ne désespérons pas de notre salut (4). »

Il faut donc lutter, car « la chair peut être domptée, mais par ceux qui la combattent, non point par ceux qui s'en font les panégyristes (5) » ; puis attendre en paix le secours de Dieu, qui donnera la victoire. Il a promis qu'il

(1) S. Augustin, Passages détachés de S. Paul, Sermon CLV, n° 9.
(2) Id., *Du mariage et de la concupiscence*, liv. I, ch. 31 ; cf. ch. 23.
(3) S. Grégoire le Grand, *Moral.*, liv. I, chap. XXXIII.
(4) S. Augustin, Pass. détachés de S. Paul, Sermon CLV, n° 9.
(5) Id., *Contre Julien*, ouvr. inachevé, liv. IV, chap. VII.

ne nous laisserait pas tenter au-delà de nos forces, et nous savons qu'il est fidèle à ses promesses. « Si Dieu veut la lutte, c'est pour te donner une couronne. Mais s'il ne te soutient, s'il t'abandonne, tu seras vaincu sans aucun doute; voilà pourquoi tu lui dis dans ta prière : Ne nous laissez pas succomber à la tentation (1). »

Espoir réconfortant pour le cœur du chrétien ! C'est lui qui consola le cœur de Paul angoissé : « Qui me délivrera de ce corps de mort? criait-il, dans sa détresse. Dieu dut répondre, car l'Apôtre ajoute : « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

Oui, grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; son aide nous suffit.

E. Masson, O. P.

(1) S. Augustin, Pass. détachés de S. Matthieu, Serm. LVII, Oraison dominicale, n° 9.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

La doctrine de Saint Jean Climaque

Parmi les ouvrages de spiritualité qui exercèrent dans l'Église le plus d'influence, il faut compter l'*Échelle du Paradis* de Jean Climaque. Ce livre fut très lu particulièrement au Moyen-Age, et il reflète bien la doctrine généralement enseignée à cette époque. En donner un court résumé ne sera ni sans intérêt, ni sans utilité.

Ce saint auteur fut moine au célèbre monastère du Mont Sinaï, puis il le quitta pour vivre dans la solitude ; il y revint comme abbé ; à l'âge de soixante-dix-neuf ans il se démit de sa charge pour retourner dans la solitude, où il mourut l'année suivante, 605. Saint Grégoire le Grand fut en relations avec lui. Il s'adresse plus particulièrement aux cénobites et aux anachorètes, mais les lecons qu'il donne peuvent être salutaires à tous.

Le combat spirituel

Saint Jean Climaque commence par montrer la nécessité du combat spirituel. On doit « se faire la plus grande violence, déployer les plus grands efforts, se dévouer généreusement à la mortification la plus austère et aux travaux les plus pénibles, surtout au commencement de la

conversion, jusqu'à ce que l'amour des plaisirs, la paresse et langueur spirituelle, l'indifférence pour la vertu, se changent, grâce à une généreuse pénitence, en un ardent amour pour Dieu... Quelque forts que soient nos penchants, quelque graves que soient les maladies de notre âme, gardons-nous bien de perdre courage ; ayons en Dieu une confiance pleine et entière... présentons-nous devant Jésus-Christ, et avec une grande simplicité et une profonde humilité, exposons-lui notre faiblesse et nos misères... Il est très important de commencer la carrière religieuse avec courage, zèle et ferveur, quand même il devrait nous arriver dans la suite de nous relâcher un peu.

« Ce n'est qu'avec beaucoup de peines et d'efforts qu'au commencement de notre conversion nous pouvons pratiquer la vertu, mais dès que nous y avons fait quelque progrès, nous avançons presque sans difficulté, et lorsque nous avons dompté les sens, ce n'est plus qu'avec ardeur et joie que nous nous livrons à la pratique de la vertu.

« Courons avec une joie mêlée de crainte au *combat* remarquable auquel Dieu nous appelle... Que les jeunes et les commençants se défient des démons, qui leur suggéreront sans cesse de ne pas mater leur chair par tant de rigueur, pour ne pas s'attirer des maladies et des infirmités. » (1er degré.)

« Il faut se résoudre à s'exposer à la mort plutôt que de ne pas soutenir avec vigueur, tout le temps de sa vie, la guerre qu'on a entreprise pour sauver son âme. » (4e degré.)

Avec beaucoup de raison le Saint montre, en traitant des différentes vertus, comment des efforts énergiques sont nécessaires pour les bien pratiquer. Ainsi dans le chapitre sur la gourmandise, qui, dit-il, tout impitoyable qu'elle est, plaît à tout le monde, il écrit ceci : « Ne cessons de châtier notre chair et de la mater en tout temps et en tout lieu par les rigueurs salutaires de la mortification ; ne

nous relâchons pas de ces saintes austérités jusqu'à ce que nous soyons fondés à croire par des preuves certaines et indubitables que nous avons éteint en nous les flammes impures de la concupiscence; et je ne crois pas que nous y parvenions avant la mort... Ah! qu'il faut un cœur généreux et intrépide pour triompher de l'intempérance! » (14e degré.)

Il enseigne — et il semble bien qu'il a pleinement raison — que si l'on néglige d'expier ses fautes, on ne se corrige pas et l'on retombe : « Il y en a qui disent que les rechutes dans le péché ont coutume d'arriver parce qu'on n'a pas fait une pénitence convenable et proportionnée à la grandeur et au nombre des fautes qu'on avait commises (1). »

La nature humaine est portée à la mollesse, l'effort lui coûte. Saint Jean Climaque met fort en garde contre ce défaut, et il explique dans quelles circonstances cette lâcheté est plus à redouter : « C'est à midi que la paresse visite les religieux... La paresse tente surtout les religieux trois heures avant le repas : tantôt elle leur fait sentir de douloureux frissonnements et des maux de tête, tantôt elle les tourmente par les ardeurs de la fièvre et les tranchées de la colique, et à l'heure de none (quinze heures), elle nous donne un peu de relâche et nous laisse tranquilles. La table est-elle servie? elle recommence à nous tourmenter. Le temps de la prière revient-il? elle nous rend lourds et pesants. Sommes-nous à prier? elle nous vexe cruellement par des envies de dormir et nous empêche de prononcer des versets entiers par les bâillements honteux et insupportables qu'elle nous donne... Cette maudite passion ne nous attaque guère avec violence que pendant le

(1) Saint Jean Climaque fait peut-être allusion à saint Grégoire de Nazianze, *Oratio* 39, et à saint Cyprien, *De lapsis*, qui sont bien de cet avis.

chant des psaumes ; après ce saint exercice elle nous laisse assez tranquilles. Une âme forte et généreuse sait entretenir et même raviver son ardeur ; mais une âme languissante et dégoûtée perd ce qui lui restait de force et d'énergie. » (13e degré.)

Le saint auteur a écrit un long chapitre sur l'obéissance (4e degré), qui, à son avis — et il ne se trompe pas, — est un chemin beaucoup plus assuré et un moyen beaucoup plus important pour atteindre la perfection que les austérités, pourtant si utiles. Or là aussi, selon lui, de grands efforts sont nécessaires ; les luttes à soutenir pour obtenir la parfaite obéissance et l'anéantissement de la propre volonté sont, au début, fort pénibles ; mais, ajoute saint Jean Climaque, si les progrès que l'on fait ensuite dans cette vertu exigent encore quelques labeurs et quelques sueurs, à la fin l'obéissance procure une paix et une tranquillité parfaite.

De même encore pour bien prier il faut beaucoup lutter. Lorsque vient le moment de la prière, les démons redoublent d'efforts pour remplir notre esprit de distractions, et nous aussi nous devons faire effort pour repousser loin de nous toute dissipation, tout trouble et toute inquiétude. (4e degré.) Il ne faut donc jamais commencer ses prières sans avoir désavoué et rejeté avec un grand courage toute distraction, puis appliquer fortement son esprit au sens des paroles dont sont composées les prières que l'on récite, et enfin tâcher de les achever en se perdant saintement en Dieu. Partout, même à table, il faut faire des efforts constants, avoir une attention soutenue pour s'entretenir dans le recueillement et en venir à pouvoir ramener promptement l'esprit quand il s'égare. (28e degré.)

Du reste, il ne faut ni s'étonner, ni s'attrister des luttes à soutenir, car « rien ne montre plus sûrement que nous

avons vaincu les démons que lorsqu'ils nous attaquent avec plus de fureur ». (27e degré.)

Les exemples qu'allègue saint Jean Climaque, des saints religieux qui sont parvenus à une haute vertu, font voir quels moyens énergiques il juge utile d'employer : c'est un bandit qui demande à être reçu comme un moine et à qui le père abbé fait faire l'aveu public de tous ses forfaits (5e degré) ; c'est Isidore, magistrat d'Alexandrie, qui vient à l'abbé : « Très saint père, je me donne à vous pour vous être aussi soumis que le fer l'est au forgeron », et qui reçoit aussitôt et exécute avec empressement l'ordre de se tenir à la porte du monastère et de se mettre à genoux devant tous ceux qui entrent et qui sortent en leur disant : Priez pour moi, car je ne suis qu'un épileptique spirituel. Il demeure sept années consécutives fidèle à cette pratique. C'est encore un bon moine de quatre-vingts ans, nommé Laurent, le second en dignité du monastère, où il a déjà passé quarante-huit ans, que le père abbé appelle près de lui au réfectoire, et qu'il laisse debout devant la table sans rien lui dire et sans lui donner à manger ; ce bon moine, regardant cet ordre comme venant de Dieu, se figure être devant l'autel du Seigneur et ne cesse de prier intérieurement. C'est un pieux frère, nommé Abbacyre, que les autres religieux traitent tous fort durement, parce qu'il est naturellement porté à parler, et que les servants renvoient souvent du réfectoire sans rien lui donner ; il souffre tout avec joie et déclare, au moment de mourir, qu'il a été, grâce à cette dure conduite, préservé des tentations du démon. C'est le premier diacre du couvent, nommé Macédonius, qui, étant revenu d'un voyage plus tard qu'il ne le devait, sans qu'il y eût de sa faute, est condamné à vivre parmi les novices.

Vertus à pratiquer

Quelles sont donc les vertus que l'âme pieuse doit pratiquer, quels sont les défauts qu'elle doit combattre avec tant de courage et de si énergiques efforts? Saint Jean Climaque passe en revue vertus, défauts, pratiques et pieux exercices sans observer un ordre bien logique, mais en donnant partout des leçons fondées sur l'expérience.

Signalons seulement quelques points : Il fait un grand éloge du silence : « Le silence donne l'esprit d'oraison, délivre l'âme de la captivité, conserve le feu de l'amour divin, permet de veiller sur ses pensées, d'observer et de découvrir les suggestions des ennemis du salut, soutient et nourrit la ferveur de la pénitence, se plaît dans les larmes, rappelle sans cesse l'image de la mort et le souvenir des supplices éternels, fait considérer le jugement de Dieu avec une crainte salutaire, combat l'esprit de présomption, favorise la tranquillité de l'âme, augmente la science du salut, nous forme à la contemplation des vérités surnaturelles, nous perfectionne dans les bonnes œuvres et nous fait monter jusqu'à Dieu. » (11e degré.)

Saint Jean Climaque fait une remarque judicieuse quand il dit : « Dieu permet quelquefois que des âmes remplies de piété demeurent sujettes à certains petits défauts, mais qui ne peuvent les souiller ni offenser le Seigneur, afin de les maintenir dans l'humilité. » (26e degré.)

Il insiste beaucoup sur la prière (28e degré) : « Tous les hommes ensemble seront-ils capables de nous faire connaître quelle est l'excellence de la prière? Ah! c'est Dieu seul qui peut, dans l'exercice de l'oraison, nous faire comprendre et son excellence et les avantages qu'elle procure.

« La prière est une sainte conversation, une douce union avec Dieu. Si vous considérez sa vertu et sa puissance, il faut dire que c'est elle qui conserve le monde, réconcilie

la terre avec le ciel, produit les larmes sincères du repentir et en naît quelquefois, efface les péchés, triomphe des tentations, nous console et nous protège pendant le temps fâcheux des afflictions, met un terme aux guerres cruelles que nous font nos ennemis, exerce en nous les fonctions des anges, devient la nourriture des esprits, nous assure des biens futurs, entretient le cœur dans une action continuelle, fait acquérir les vertus, obtenir les dons célestes, et avancer à grands pas dans les voies de la perfection. Elle est le vrai froment de l'âme, la lumière de l'esprit, la ruine du désespoir, la maîtresse de l'espérance, le fléau de la tristesse, la fortune des religieux, le trésor des solitaires, l'extinction de la colère, la mesure des progrès dans la vertu..., et l'indice de la gloire éternelle... Faites en sorte que votre prière soit simple, sincère et sans affectation : une seule parole eut jadis le pouvoir de réconcilier avec Dieu le publicain et l'enfant prodigue.

« Témoigner à Dieu une vive et sincère reconnaissance des bienfaits que nous avons reçus de Lui est la première chose que nous ayons à faire et à laquelle nous ne devons jamais manquer au commencement de nos prières ; une humble et humiliante confession de nos péchés est la seconde ; exprimer à Dieu de tout notre cœur l'horreur et la douleur que nous avons de nos fautes est la troisième. Ensuite nous devons continuer en demandant au Roi de l'univers toutes les grâces que nous désirons et dont nous sentons que nous avons besoin : c'est sûrement là la meilleure manière de faire nos prières ; aussi un ange l'a-t-il révélée à un fervent religieux.

« N'employez pas de longs discours quand vous priez, car le soin et la peine que vous prendriez pour trouver les mots capables d'exprimer vos pensées et vos sentiments dissiperaient votre esprit et vous feraient perdre le recueillement nécessaire. Une seule parole ne mérita-t-elle pas au

publicain la multitude des miséricordes du Seigneur? Une seule parole ne procura-t-elle pas le salut au bon larron? Les grands mots et les belles phrases ne sont propres qu'à remplir l'esprit d'illusion et de dissipation; tandis que quelques paroles, dictées par un cœur plein de foi, forcent l'esprit à devenir recueilli et attentif... Parlez toujours à Dieu avec une humilité profonde. Quand vous aurez acquis toutes les vertus, ne cessez de demander pardon à Dieu de vos péchés.

« Ne dites pas que, quoique vous ayez fait de longues prières, vous n'avez cependant fait aucun progrès : ne devez-vous pas voir que cette constance, fût-elle toute seule, serait déjà pour vous un grand avantage?...

« C'est par une prière continuelle du cœur que vous devez vous préparer à la prière extérieure et intérieure. En vous conduisant de la sorte — en vous donnant à cette prière continuelle du cœur — vous ferez, n'en doutez pas, de grands progrès en peu de temps. »

Cette prière continuelle, si fort recommandée par le saint auteur, est une prière mentale; et la prière mentale est, à ses yeux, plus fructueuse que la prière vocale : « A mon avis, dit-il, vous devez, pendant la nuit, consacrer à la prière et à la méditation tout le temps que vous pourrez disposer. Quant à la psalmodie, vous n'y emploierez que quelques moments. » (27e degré.)

Motifs que doit considérer l'homme spirituel

Quels motifs l'âme pieuse doit-elle se mettre devant les yeux pour entretenir son courage? « Une âme qui cherche tous les moyens d'assurer son salut, dit saint Jean Climaque, s'occupe sans cesse de plusieurs pensées très salutaires : elle pense à l'amour que Dieu lui porte, à la mort, à la présence de Dieu, au royaume céleste, à la ferveur des

martyrs ; mais c'est surtout la pensée de Dieu, réellement présent partout, qui l'absorbe entièrement : *Providebam Dominum in conspectu meo semper*. Elle ne perd pas de vue le souvenir des anges, ni sa dernière heure en ce monde, ni le moment terrible où elle comparaîtra au tribunal du souverain Juge, ni les supplices éternels. » (6e degré.)

Les motifs qu'énumère saint Jean Climaque sont bien ceux dont se servent encore, dont se sont toujours servies les âmes ferventes et désireuses de leur perfection ; mais ce saint abbé insiste beaucoup plus qu'on ne le fait maintenant sur la pensée de la mort ; on ne le voit jamais, pas plus que les autres écrivains spirituels de cette époque ni de l'antiquité, recourir au souvenir des souffrances de Notre-Seigneur pour exciter à la ferveur. Il ne fait pas valoir non plus ce motif, qu'en accomplissant des œuvres saintes on peut obtenir le salut des âmes, l'extension du règne de Dieu et donner à Jésus de douces joies.

« Mon cher frère, dit-il, dans votre solitude la crainte du tribunal de Dieu vous est absolument nécessaire pour que vous puissiez rejeter loin de vous la tiédeur et la négligence ; c'est le moyen le plus sûr pour y réussir. » (27e degré.)

« Rien n'est plus nécessaire que la pensée de la mort : c'est la pensée de la mort qui a fait embrasser aux religieux qui vivent en communauté toutes les austérités de la pénitence ; c'est elle qui leur fait aimer le mépris et les humiliations ; c'est elle qui soutient les solitaires... Il est louable de penser tous les jours à la mort, comme si chaque jour elle devait nous frapper ; mais c'est une marque de sainteté de la désirer et de l'attendre, bien que tout désir de la mort ne soit pas toujours salutaire... La pensée de la mort est un abîme sans fond de pureté et de bonnes œuvres. Un Père nous déclare que de faibles mortels comme nous

ne peuvent passer un seul jour de leur vie d'une manière sainte et louable, s'ils ne se représentent pas vivement que ce jour est le dernier de leur existence ici-bas. » (6e degré.)

« Les démons donnent des songes aux religieux pour les troubler et leur nuire, faisant voir les choses futures qu'ils prévoient, pour leur faire croire qu'ils sont favorisés de vues prophétiques. Les bons anges, au contraire, font voir dans les songes dont ils sont les auteurs les supplices éternels, le jugement dernier. » (3e degré.)

« Lorsque vous vous livrez au saint exercice de la prière, soyez devant Dieu comme un criminel devant son juge; tremblez et faites en sorte que par l'humble posture de votre corps et plus encore par les dispositions intérieures de votre âme vous ayez le bonheur d'apaiser sa juste indignation... Que la pensée des flammes éternelles vous accompagne le soir quand vous vous mettez au lit; que le matin elle préside à votre réveil, et soyez assuré que vous ne serez ni paresseux ni négligent. » (7e degré.)

Saint Jean Climaque, montrant combien la componction est salutaire, veut que nous nous efforcions de la faire naître en nous. Ici encore il ne dit pas de nous y exciter par la vue des souffrances de Jésus, ni par la pensée des péchés que les hommes commettent contre le plus tendre des pères et le meilleur des bienfaiteurs. « Tâchons de nous exciter à pleurer par la pensée de notre dernière heure, car elles sont pures et sincères ces sortes de larmes; elles ne sont susceptibles ni de vanité, ni d'illusion; elles purifient notre âme et allument dans nos cœurs le feu du saint amour de Dieu; enfin elles effacent le péché et procurent le bien inestimable de la paix du cœur... Il est vraiment heureux celui qui par la méditation de la mort, par le souvenir amer de ses péchés, par les larmes abondantes de sa fervente pénitence, s'est mis dans le cas de ne plus retomber dans le péché. » (7e degré.)

Parlant de la manière de passer le temps des veilles : « Il y en a, dit le saint auteur, qui aux prières du soir et de la nuit 1° se présentent devant Dieu, libres de toute inquiétude pour les objets visibles et revêtus seulement d'ornements spirituels — sans doute ne s'occupant qu'à aimer leur Dieu — ; 2° d'autres passent le saint temps de la prière dans la lecture des divines Écritures ; 3° d'autres encore plus faibles et moins avancés travaillent de leurs mains ; 4° enfin il en est qui, par la méditation continuelle de la mort, s'entretiennent dans des sentiments d'ardente componction. Les premiers et les derniers s'y comportent de la manière la plus agréable à Dieu ; ceux que nous avons placés au second rang — qui lisent la Bible — suivent les exercices ordinaires de la vie religieuse ; les troisièmes — ceux qui travaillent des mains — ne sont qu'au dernier rang. Néanmoins Dieu reçoit et apprécie toutes ces manières de lui offrir des hommages. » (19e degré.)

Isidore, ce magistrat d'Alexandrie mentionné plus haut, qui avait passé sept années à s'humilier à la porte du monastère, interrogé par saint Jean Climaque sur les pensées qu'il avait en accomplissant ces rudes pratiques d'humilité, lui dit : « La première année, je me suis continuellement représenté que c'étaient mes péchés qui m'avaient ainsi vendu et rendu esclave. Cette considération me navrait le cœur d'amertume et de douleur et me portait à me faire violence pour accomplir les ordres qu'on m'avait donnés. Après cette première année, je conçus l'espérance que Dieu récompenserait et ma soumission et ma patience ; ce qui fut cause que je fis sans peine ma pénitence. Enfin les cinq dernières années je ne sentis en moi-même qu'un vif sentiment de mon indignité, qui me faisait juger indigne non seulement d'entrer dans le monastère, mais de demeurer même où j'étais, de jouir de la présence et de la conversation des frères, d'être admis à

la participation des saints mystères et d'être regardé par quelque personne que ce fût. » (4e degré.) Ce saint moine avait obtenu le don d'humilité infuse et parfaite, mais il l'avait gagné par de rudes pratiques et par la considération de ses misères.

Saint Jean Climaque, ayant remarqué, chez un frère cuisinier, un recueillement admirable, lui demanda comment il avait obtenu de Dieu une si grande faveur, et il reçut cette réponse : « C'est parce que dans ma charge je n'ai jamais cru servir les hommes, mais Dieu même; que je me suis jugé indigne de tout repos et de toute tranquillité, et qu'en voyant toujours devant moi le feu matériel, cette vue me rappelle sans cesse le souvenir des flammes éternelles. » (4e degré.)

Là où le sentiment de la crainte paraît tout à fait exagéré, c'est dans la description que saint Jean Climaque nous fait des pénitents de la *prison*. (5e degré.) C'étaient les moines qui avaient très gravement manqué aux engagements de leur sainte profession et qui étaient relégués là par l'abbé pour se livrer aux plus effrayantes austérités. La peinture qu'il en fait montre chez ces pénitents une grande vigueur d'âme, mais on n'y voit pas assez la confiance. « On les voyait, très immobilement fixés sur la pensée de la mort, se dire à eux-mêmes : Que nous arrivera-t-il à notre dernière heure? Quel sera notre jugement? Que deviendrons-nous pendant l'éternité? Nos prières et nos larmes ont-elles pu monter jusqu'au trône de la divine miséricorde? Ah! que nous avons de motifs de croire qu'elles ont été rejetées! » Quand ils mouraient, on jetait leurs cadavres hors du monastère et on leur refusait les honneurs de la sépulture et les prières accoutumées de l'Église.

Cependant, un peu plus loin, le saint abbé nous parle d'un de ces pénitents qui n'avait été que sept jours dans

la *prison* et avait obtenu le plein pardon de ses fautes, parce qu'il avait eu la même foi que la pécheresse de l'Évangile, et c'était avec une espérance et une confiance parfaite en Dieu qu'il avait arrosé de ses larmes les pieds de son abbé. « Or tout n'est-il pas possible, ajoute saint Jean Climaque, à celui qui a la foi et la confiance? Remarquons bien que Notre-Seigneur ne dit pas de la pécheresse : Elle a beaucoup tremblé ; mais : Elle a beaucoup aimé. » (5e degré.)

Saint Jean Climaque reconnaît donc la merveilleuse efficacité de la confiance et du pur amour; mais il recommande beaucoup moins qu'on ne l'a fait dans les derniers siècles la considération de la bonté de Dieu et beaucoup plus celle de sa justice.

Terme à atteindre : état de paix mystique et amour infus.

Bien que saint Jean Climaque, pour exciter les âmes au travail de leur perfection, les ramène avec insistance à des pensées de crainte, il n'en vise pas moins à les conduire à l'amour : « Les larmes que produit la pensée de la mort, dit-il, font naître la crainte de Dieu; cette crainte de Dieu engendre la confiance, et cette ferme confiance donne une joie parfaite, laquelle produit enfin la fleur divine de la charité. » (7e degré.)

Cette joie parfaite dont parle le saint abbé, la paix profonde, les lumières versées par Dieu dans l'âme, la prière toute de recueillement, l'union infuse, l'amour parfait, sont les dons mystiques que l'on obtient du Dieu de toute bonté à force de fidélité et de générosité. Saint Jean Climaque les décrit admirablement et les présente aux âmes fidèles comme devant être le but de leurs constants efforts.

D'abord la paix de l'âme : « Les pécheurs reçoivent, dès

qu'ils se repentent, le pardon de leurs péchés, mais la paix du cœur ne s'obtient pas si vite; c'est une faveur qu'on n'obtient qu'après beaucoup de temps et de travaux et par une grâce particulière. »

Voici comment le saint auteur explique la marche progressive de l'âme dans la voie des vertus : renoncement au péché, résolution de bien vivre, commencement des vertus, bonne volonté, habitude de la vertu, crainte de Dieu, fidélité à observer ses commandements, amour de Dieu, profonde humilité, paix souveraine du cœur, perfection de la charité. » (Ibid.)

Il présente donc la profonde humilité et aussi l'obéissance, qui est l'humilité en action, comme la préparation à cette paix mystique, qui est un don si précieux : « Il avait trouvé, dit-il, des religieux qui, par la pratique de l'obéissance, étaient descendus si avant dans l'humilité qu'ils avaient été affranchis de tout autre combat et avaient goûté continuellement les douceurs d'une paix profonde ; d'autres, par là aussi, en étaient venus au point de ne pas éprouver la moindre peine au milieu des injures et des outrages... C'est l'obéissance, dit-il encore, qui produit l'humilité, et l'humilité produit la paix dans une âme, la délivrant des tempêtes des passions et lui procurant une victoire parfaite sur son propre cœur... Quiconque est vraiment possédé du désir d'acquérir la paix et la tranquillité de l'âme et de trouver Dieu, croit faire une perte énorme si, dans sa vie, il se passe un seul jour où il n'ait quelque humiliation à souffrir, car, de même que plus les arbres sont agités par les vents, plus ils poussent de fortes et profondes racines, ainsi plus ceux qui vivent dans l'obéissance sont exercés et éprouvés, plus ils deviennent forts et invincibles. » (4e degré.)

Le vingt-neuvième degré traite tout spécialement de ce grand don de la paix mystique. Il porte pour titre : Du ciel

terrestre, c'est-à-dire de la paix de l'âme qui la rend semblable à Dieu en la perfectionnant. « La paix ou la tranquillité de l'âme est sur la terre un véritable ciel, et l'âme qui le possède ne considère plus les ruses et les méchancetés des démons que comme des jeux et de vains amusements. Il est donc vraiment délivré et maître en même temps de tous les troubles et de toutes les agitations de son âme, l'homme qui a purifié sa chair de toutes sortes de souillures, et qui, par ce moyen, l'a rendue en quelque sorte incorruptible, qui a su élever ses affections au-dessus des choses créées et soumettre tous ses sens à l'empire de la raison et de la foi, qui enfin, par une force surnaturelle, a pu placer son âme face à face devant Dieu et la Lui consacrer avec une délicieuse confiance.....

« Cette admirable paix de l'âme n'est pas la même dans tous ceux qui la possèdent; elle est plus parfaite dans les uns que dans les autres...

« Les personnes auxquelles Dieu a daigné accorder une grâce aussi sublime (d'être dans la paix et la sainte indifférence), sont des temples vivants de la Divinité, qui les dirige dans leurs paroles, leurs actions et leurs pensées; et qui par les lumières abondantes dont Elle éclaire leur esprit leur fait exactement connaître quelle est son adorable volonté. Ces âmes fortunées s'écrient : Mon âme a soif de mon Dieu, qui est le Dieu fort et vivant; quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu? (*Ps.* 41, 3.) Quiconque possède cette paix suréminente n'est-il pas autorisé à dire, comme saint Paul : « Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi »?... Cette paix de l'âme n'est pas formée par une seule vertu, mais par la réunion de toutes les vertus. »

A la paix profonde que l'âme parfaite goûte d'une manière habituelle, viennent se joindre souvent de douces et profondes joies : « Dieu, dit saint Jean Climaque, n'a pas

besoin de nos larmes; Il n'aime pas à voir que les inquiétudes et la tristesse dévorent et consument nos cœurs; mais Il désire qu'embrasés du feu sacré de son amour, nous goûtions et savourions les délices d'une joie toute pure et spirituelle... Je ne puis me lasser d'admirer comment les afflictions de la pénitence renferment en elles-mêmes la joie et l'allégresse... Dieu lui-même, d'une manière secrète et invisible, communique aux cœurs affligés et brisés par la douleur de leurs fautes les douceurs et les consolations d'une joie céleste. » (7e degré.)

A cette joie intime Dieu joint aussi des lumières extrêmement précieuses : « Si une âme profondément pénitente et sincèrement affligée de ses péchés, dit le saint écrivain, reçoit de Dieu des consolations ineffables, une âme pure et sainte reçoit de Lui des lumières extraordinaires. Cette illumination divine est une impression douce et forte qu'on ne peut ni exprimer, ni comprendre; c'est la foi qui la fait comprendre, voir et sentir ». (7e degré.)

Ces lumières mystiques rendent douce la solitude, parce que, grâce à elles, la prière est facile; elle devient la parfaite prière, qui est un don si précieux. « Lorsque vous aurez acquis une douceur parfaite et que vous aurez complètement triomphé de l'aigreur et de l'impatience, vous n'aurez que peu de violence à vous faire pour être délivré de tout trouble et de toute agitation dans vos prières... Si vous ne cessez de lutter contre l'instabilité de votre esprit, Dieu, qui a fixé des bornes aux flots agités de la mer, mettra une limite aux agitations de votre âme, et leur dira : Vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin. Il est impossible à l'homme d'enchaîner la légèreté de l'esprit, mais tout est possible à Dieu. » (28e degré.)

« Ah! qu'ils sont solides et durables les biens spirituels que nous avons acquis par de longues années d'épreuves, de travaux et de peines! Quand on a le bonheur d'être uni

à Dieu, on ne s'inquiète guère de quelles paroles on se servira pour lui parler dans l'oraison, car l'Esprit-Saint prie lui-même par des gémissements ineffables chez une personne qui se trouve dans cet heureux état. »

Quand on reçoit du Seigneur ces saintes ardeurs, il faut en profiter et prolonger sa prière : « Il est bien pénible, pour une personne dévorée par les ardeurs d'une soif brûlante, de se voir enlever l'eau dont elle allait se désaltérer; mais il est beaucoup plus cruel, pour une âme qui prie avec de grands sentiments de componction, d'être obligée d'interrompre son union et sa conversation avec Dieu, qui lui faisaient goûter tant de consolation et qu'elle avait désirées avec une si grande ardeur. C'est pourquoi, selon que vous en serez capable, ne mettez pas fin à votre prière pendant que vous éprouverez en vous-même les ardeurs du feu que Dieu y a mis.....

« Un de nos Pères (1) a dit « qu'un feu saint et céleste descend dans les personnes qui se livrent à l'oraison pour les enflammer et pour les purifier des souillures et impuretés qui leur restent encore; et que ce même feu aussi descend dans les âmes des personnes qui ont réglé leur cœur selon les lumières de la foi, pour les éclairer de plus en plus et les faire avancer dans la perfection ». C'est pourquoi ce feu salutaire est justement appelé une lumière qui consume et qui éclaire. Aussi voyons-nous quelquefois des personnes sortir du saint exercice de la prière comme d'une fournaise ardente et sentir elles-mêmes qu'elles ont été purifiées de leurs souillures et de leurs imperfections... et que d'autres en sortent toutes remplies de lumière. Ils ont prié de corps plutôt que de cœur ceux qui dans l'oraison n'ont pas éprouvé plus ou moins l'un ou l'autre de ces deux effets. » (28e degré.)

(1) Cf. S. Grégoire de Nazianze, Discours 40 et 43.

Il faut avoir reçu de Dieu le don de la parfaite prière pour mener avec fruit la vie solitaire. En effet, « la vie solitaire est une union continuelle avec Dieu par un amour ardent et une adoration perpétuelle... » Ainsi « il n'est pas propre à la vie érémitique, celui qui n'est pas encore parvenu à traiter familièrement avec Dieu ; la solitude suffoque ceux qui n'ont encore aucune expérience dans les voies du Seigneur ; n'ayant jamais goûté les douceurs des lumières consolantes du ciel, ils passent leur temps dans des ténèbres fatigantes, des distractions continuelles, des ennuis déchirants. » (27e degré.)

Au trentième et dernier degré, saint Jean Climaque fait un bel éloge de la charité, et c'est l'amour parfait, l'amour mystique qu'il dépeint : « La charité est quelque chose de semblable à Dieu ; elle rend les hommes qui la possèdent semblables à Lui, autant que leur nature en est susceptibles ; elle livre l'âme à une sainte ivresse, elle est pour elle une source intarissable de foi, un abîme de justice et de patience, un océan d'humilité... Une mère dont le cœur est tout de tendresse n'aime pas tant à serrer dans ses bras et à pressser sur son sein son enfant, qu'une âme remplie de charité ne se complaît à s'unir à son Dieu. »

Cet amour suppose l'illumination de l'âme qui reçoit une connaissance de Dieu, une *théologie*, disaient les Pères grecs, élevée et mystérieuse : « La perfection de la chasteté, dit saint Jean Climaque, est le commencement des véritables connaissances théologiques ; car Dieu, par une parole mystérieuse et secrète, instruit lui-même les personnes qui lui sont parfaitement unies. »

Auguste Saudreau.
Angers.

La Bienheureuse ANNA-MARIA TAÏGI, romaine, mère de famille (1)

I. — La naissance de la Bienheureuse

Anna-Maria naquit à Sienne en Toscane le 29 mai 1769; elle fut baptisée dès le lendemain de sa naissance sous les noms de Anna-Maria Antonia Gesualda. Son père, Louis Giannetti, était pharmacien; mais il tomba dans une ruine complète, quand elle n'avait que six ans; il quitta sa ville natale et se retira à Rome, où lui et sa femme se placèrent comme domestiques en de bonnes maisons. Le voyage se fit à pied, par petites étapes. C'est ainsi que Anna-Maria se vit, dans sa première enfance, emportée par ce que le poète appelle le vent douloureux de la pauvreté, *il vento doloroso della povertà.*

Née à Sienne, la Bienheureuse ira se rattacher au groupe des mystiques Siennois et spécialement à la vierge Siennoise sainte Catherine. Elle n'est pas indigne d'entrer en comparaison avec celle-ci par la grandeur de sa sainteté, par l'héroïsme de son martyre d'amour, par les dons surnaturels dont elle fut revêtue et par son rôle de victime et de médiatrice auprès de la cour romaine et des souverains

(1) Je tire tout ce que j'écris de la source la plus authentique, à savoir des dépositions faites sous la foi du serment pour la béatification d'Anna-Maria, lesquelles ont été publiées par larges fragments dans le recueil nommé *Analecta Juris Pontificii* (54e, 60e et 62e livraisons).

Pontifes, en cette Rome où elle vécut et mourut comme sainte Catherine y vint mourir. Le même sang siennois, renommé par sa douceur, *sangue dolce* (expression de sainte Catherine), coulait dans leurs veines; le même amour passionné du Christ embrasait les cœurs de la vierge et de l'humble femme.

Les parents d'Anna-Maria étaient des chrétiens ; arrivés à Rome, ils placèrent leur enfant chez les religieuses dites *maestre pie*, qui la préparèrent à sa première communion et à la confirmation, puis la mirent en apprentissage chez d'honnêtes filles, pour y apprendre les travaux du sexe; elle entra ensuite comme femme de chambre chez une dame où elle courut les plus grands dangers, mais Dieu protégea son inexpérience. Elle était d'une intelligence et d'une vivacité peu ordinaires; la vanité et l'amour de la parure se logèrent dans sa jeune tête. Elle n'avait pas de mauvaises intentions : mais qui sait ce qu'elle serait devenue sur cette pente? Un domestique de la maison princière des Chigi, Domenico Taïgi, la demanda en mariage; elle lui fut accordée ; c'était un homme sans grande délicatesse, mais honnête et sérieusement chrétien. Anna-Maria avait 21 ans, quand se conclut son union.

II. — La conversion de la Bienheureuse

Après son mariage, Anna-Maria continua quelque temps encore sa vie de divertissements et de dissipation : cela plaisait à son mari, qui était fier de sa femme jeune, élégante et bien mise ; mais cela déplaisait à Dieu, qui entretenait dans son âme, malgré qu'elle ne s'écartât pas de ses devoirs essentiels, un trouble inexprimable.

Notre-Seigneur avait sur Anna-Maria des desseins de haute et éternelle miséricorde ; au jour marqué, le divin

chasseur des âmes, d'autorité et tout ensemble avec une extrême douceur, la fit tomber dans ses filets.

Voici comment les actes authentiques nous racontent sa conversion.

Elle se rendait à Saint-Pierre dans une toilette mondaine. Un religieux servite, le P. Angelo, la rencontrant, entendit à son sujet une voix céleste : « Observe bien cette femme, elle tombera dans tes mains, tu devras la convertir, et elle se sanctifiera, parce que je l'ai choisie pour en faire une sainte. » En effet, Anna-Maria, ne pouvant résister aux agitations de son cœur, résolut en ce moment de se confesser et de changer de vie. Elle entra dans l'église : s'approchant d'un confessionnal, elle dit au confesseur qui s'y trouvait : « Voici à vos pieds une pauvre pécheresse. » Le confesseur la renvoya avec dureté : « Allez, vous n'êtes pas ma pénitente. » Cette réponse fit perdre courage à la pauvre femme, qui fit une confession incomplète. Elle sortit troublée. Elle prit alors la résolution de renoncer entièrement aux vanités et à toutes les offenses qui en résultaient pour Dieu. Elle voulut de nouveau recourir au sacrement de pénitence; étant entrée dans l'église Saint-Marcel, elle vit un Père au confessionnal et sans le connaître prit rang pour se confesser. C'était le P. Angelo. Celui-ci la reconnut. Quand elle se présente à son tour, il lui dit avec bonté : « Vous êtes enfin tombée entre mes mains. » Il lui fit part des paroles entendues à Saint-Pierre, et l'encouragea à une entière conversion avec une grande charité et une évangélique douceur. Anna-Maria n'hésita pas à se donner totalement à Dieu; avec le consentement de son mari, elle se dépouilla de tous ses habillements sentant la mondanité, pour se vêtir d'une robe simple et grossière. Elle embrassa avec ardeur les pénitences les plus extraordinaires, de sorte que son confesseur dut la modérer dans cette voie. Elle pleurait ses fautes, avec des torrents de larmes : les cilices,

les disciplines, les jeûnes et autres mortifications firent ses délices. Pour mettre une barrière entre elle et le monde, elle demanda à son mari la permission de prendre l'habit de tertiaire de l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité. Dominique consentit (1), à condition qu'elle ne se départirait en rien de ses devoirs d'épouse et de mère; elle y resta invariablement fidèle.

Tel est le récit de la conversion de notre Bienheureuse. Il s'en dégage une observation que nous croyons très fondée : c'est que la crise de la vanité est décisive pour une femme. A un moment donné, la question se pose pour elle : ou le monde avec ses folles joies, ou Jésus crucifié avec les renoncements qu'il comporte. Si elle immole à son crucifix le goût des vaines parures, elle marche à grands pas dans le sentier de la vie chrétienne, elle est à même d'en aborder les plus hauts sommets. Si elle rêve un partage impossible entre Dieu et le monde, elle est inquiète en sa conscience, la paix la fuit, les sacrements perdent leur saveur pour elle, elle est exposée à l'illusion et au péché, son salut est en péril.

Anna-Maria s'était donnée à Dieu avec la générosité la plus entière, elle avait foulé aux pieds les pompes du monde : du premier coup, elle rivalisait avec les saintes les plus qualifiées.

Sa soif de pénitence.

La soif de pénitence de l'humble femme était insatiable.

(1) La permission obtenue de se vêtir avec une austère simplicité, puis d'embrasser un tiers-ordre, est digne de remarque. Dominique aimait à ce que sa femme fût élégante; il consent maintenant à ce qu'elle s'habille presque en indigente. N'y a-t-il pas là un indice que l'amour de la parure vient de la femme et qu'elle en est responsable, bien qu'elle cherche à se couvrir de son mari ?

Elle se poursuivait en tout, ne laissant à la nature aucun soulagement, aucun répit.

Les instruments en usage dans les cloîtres lui étaient familiers; mais elle subordonnait leur emploi au jugement de son confesseur, duquel elle dépendait en toutes choses, estimant que rien ne vaut dans la vie spirituelle que par l'obéissance.

Mais une âme mortifiée trouve à se mortifier dans tout ce qu'elle fait. Servant à table son mari et ses enfants, Anna-Maria se réservait les rebuts; il lui arrivait même de manger des choses gâtées. Dans les plus fortes chaleurs, elle buvait à peine ou ne buvait pas du tout : endurer à Rome le tourment de la soif, voilà une pénitence pire que la morsure des cilices ou des chaînes de fer. Parfois un enfant s'apercevait qu'elle ne mouillait pas ses lèvres à son verre; il criait à son père : « Papa, maman ne boit pas. » Et sur une injonction de son mari, Anna-Maria buvait un peu.

Elle s'arrangeait pour faire ce que l'on peut appeler les dévotions romaines. Mais ce n'était pas seulement la Scala-Santa, bien connue des pèlerins de Rome, qu'elle montait à genoux : c'était, à certaines fois, le grand escalier en pierre de l'Ara-Cœli. Elle s'en allait visiter les crucifix vénérés en plusieurs églises de Rome, et notamment celui de Saint-Paul-hors-les-murs. Elle faisait aussi le tour des Sept-Églises, long voyage sous le soleil et dans des flots de poussière; au sortir de la porte Saint-Paul, elle se déchaussait et ne reprenait ses souliers qu'en rentrant dans la ville. Ceux qui ont fait ces étapes pénitentielles apprécieront l'héroïque mortification de la servante de Dieu. Le chemin de croix du Colisée lui était familier.

Ce que nous racontons n'est qu'une partie des pénitences qu'elle s'infligeait. Voyez-vous cette femme prosternée le visage contre terre, versant des larmes et sanglotant?

C'est Anna-Maria qui pleure ses péchés. La voilà qui s'anime contre elle-même ; elle se frappe la tête et la figure sur le sol, jusqu'à rejeter du sang par la bouche. Ainsi est-il rapporté de sainte Françoise Romaine que, pour une parole oiseuse, elle se battait la bouche à coups de poing jusqu'à cracher du sang. Il fallut interdire à Anna-Maria de tels sévices : mais quel esprit de pénitence se déclarait en elle, quand elle se châtiait de la sorte !

Les saints portent une vive impression de la grandeur du péché : en est-il ainsi de nous-mêmes?

La mère de famille.

Il importe de comprendre que la base de la haute sainteté d'Anna-Maria fut l'accomplissement constant et invariable, relevé par un très grand amour de Dieu, de ses devoirs d'état, à savoir d'épouse et de mère. A ce point de vue, nous avons la déposition très caractéristique faite par son mari, Domenico Taïgi, à son procès de béatification. Bon chrétien, homme de devoir lui-même, Domenico n'entendait rien aux états mystiques : comme Anna-Maria était souvent emportée malgré elle en des extases par les violents assauts que lui livrait l'Esprit du Seigneur, il trouvait qu'elle avait la maladie du sommeil. (Toutefois, plus tard, il reconnut là une action de Dieu.)

Il avait d'ailleurs conscience de la très haute vertu de sa femme et lui rend un témoignage dans lequel passe une émotion profonde. Il la voyait si humble, si douce, si patiente ; une sagesse si calme et si maîtresse d'elle-même, un tel esprit de religion, tant de pudeur enfin paraissaient dans sa conduite, qu'il ne pouvait moins faire que de l'admirer sans réserve.

Elle eut sept enfants de son mariage, quatre garçons et

trois filles : Camillo, Alexandro, Luigi, Pietro, Maria, Sofia et Margharita. Trois moururent en bas âge ; Camillo mourut à 42 ans, Alessandro à 35 ans ; seules deux filles survécurent à leur mère : Maria, qui ne contracta pas mariage, et Sofia, qui se maria et resta veuve avec six enfants.

Domenico dépose que sa sainte femme prit, pendant ses grossesses, toutes les précautions que réclame la prudence humaine et suspendit ses mortifications ; qu'elle allaita elle-même tous ses enfants, ne comprenant pas, disait-elle, qu'une mère pût se désintéresser de ce devoir ; qu'elle les forma à la prière, qu'elle leur enseigna les premiers éléments de la religion.

Elle veillait, avec une extrême attention, sur la pudeur de ces petits êtres. Non seulement ils avaient leurs lits séparés, mais munis de rideaux.

Elle ne manquait pas au devoir de la correction ; mais elle n'y apportait aucun emportement. Elle ne voulait pas que l'on frappât un enfant à la tête.

Elle ne négligeait rien pour que ces chers petits eussent une solide instruction religieuse ; elle faisait communier les petites filles une fois par semaine, les petits garçons deux ou trois fois par mois ; c'était le maximum pour les habitudes de l'époque.

Nous voyons qu'un jour elle imposa un jeûne à l'une de ses filles déjà grande pour une faute que celle-ci avait commise ; c'est une punition peu banale.

Elle procurait à sa petite famille d'innocents divertissements ; le plus souvent c'était l'assistance à une *fonction*, dans une église de la ville ; parfois, c'était un goûter champêtre. En ces cas-là, Anna-Maria se relâchait un peu de son austérité, pour prendre part à la joie commune. Un certain vendredi, par pure condescendance, elle accepta de prendre quelque chose entre ses repas ; mais elle fut

reprise d'en-haut pour cette complaisance; il est des points sur lesquels il ne faut pas transiger.

Quand son fils prit une épouse, quand sa fille se maria, toutes les informations prises, le consentement des parents étant donné, Anna-Maria ne voulut pas que le temps des fiançailles durât plus d'un mois : elle exigea que les jeunes gens ne se vissent ensemble que devant elle : la cérémonie religieuse se conclut par un simple repas de famille.

Nous aimons à montrer notre Bienheureuse gouvernant sa famille, d'après les principes chrétiens traditionnels qui fomentent l'amour mutuel en entretenant le respect; son foyer était un petit paradis. Les prières s'y faisaient en commun dans un petit oratoire où elle passait en oraison une partie des nuits, où parfois la messe fut célébrée.

Élever et entretenir une famille de sept enfants, sans autre ressource que le travail quotidien, fut toujours une lourde charge. Domenico, pour le service de la maison Chigi qui le retenait jusqu'à une heure avancée, ne touchait que six scudi (trente francs) par mois. Anna-Maria suppléait à la modicité de ce gage par un travail personnel pris sur son repos.

Il y eut des complications. Le père et la mère de la sainte femme lui tombèrent sur les bras : elle dut les alimenter et les soigner pendant plusieurs années, et les soins qu'exigeait l'état de son père étaient particulièrement pénibles et rebutants. La famille Chigi quitta Rome pendant l'occupation française; et Domenico perdit momentanément son salaire. Enfin une disette redoutable se déclara dans Rome. Serrée de tous côtés, Anna-Maria ne perdit pas courage : elle apprit à confectionner des corsets et des souliers de femmes, pour accroître ses ressources; elle passait à ce travail une partie des nuits. Dieu lui vint en aide par des voies que, dans l'ensemble, on peut estimer miraculeuses.

Son père et sa mère étant décédés *in bona pace*, Anna-Maria aurait pu respirer. Mais voici que sa fille Sofia devint veuve et amena au logis paternel six petits enfants. Le grand cœur de notre bienheureuse s'ouvrit à ces innocents ; elle les adopta sans hésiter. Sofia connaissait la charité apostolique de sa mère ; néanmoins elle conçut une admiration de ce qu'elle fit alors, avec un tel élan, une telle confiance en Dieu.

La pauvreté était dans la maison, la paix y était aussi. La belle-fille d'Anna-Maria, la femme de Camillo, qui cohabita quelque temps avec elle, avait un caractère particulièrement difficile ; mais la sainte femme supporta ses travers avec une angélique patience.

Nous ne voulons perdre aucun des traits qui sont dispersés dans les Actes ; en les réunissant tous, nous reconstituons un portrait qui vaut celui de la Femme Forte de Salomon. Celle-ci est une grande dame : Anna-Maria est dans une condition plus humble (1) : c'est la seule différence qu'on puisse signaler entre l'une et l'autre.

Nous verrons que les dames du plus haut rang, des personnages de la cour romaine, entrèrent en relations avec l'épouse du serviteur des Chigi. Anna-Maria eût pu solliciter leur appui dans les moments de détresse. Elle n'en fit jamais rien. Elle prodiguait autour d'elle des assistances surnaturelles et même les miracles ; elle ne voulut jamais accepter en échange les secours qu'on lui offrait. Ce n'était pas fierté ; c'était l'application de la maxime évangélique : *Ce que vous recevrez gratuitement faites-en part gratuitement.* Elle poussa sur ce point la délicatesse jusqu'au scrupule.

(1) En fait Anna-Maria tenait un certain rang. Son mari était serviteur, mais dans une maison princière. Il voulait que sa femme eût elle-même une fille de service, qu'elle traitait d'ailleurs en enfant de la maison. Ce sont les circonstances qui mirent la bienheureuse dans la gêne.

La contemplative, le mystérieux soleil

Sur la base de cette vie humble d'épouse et de mère de famille, Dieu se plut à édifier un palais spirituel de proportions magnifiques. Par suite de son renoncement aux vanités du monde, tous les dons, toutes les grâces d'en haut, goût intime de Dieu, recueillement profond, facilité à l'extase, exercice de vertus héroïques, s'épanouirent dans Anna-Maria. Et Dieu couronna cette prodigalité céleste par une faveur vraiment extraordinaire; il prit sa demeure dans un mystérieux soleil et parut en cet état aux yeux de sa servante, qui jouit ainsi de la présence indiscontinue de son Seigneur pendant l'espace de 47 ans. Entrons en quelques détails sur ce phénomène qu'on peut dire unique dans la vie des Saints.

C'est dans les premiers temps de la conversion de la servante de Dieu que se manifeste cet insigne phénomène. Elle prenait la discipline dans son oratoire quand le mystérieux soleil se montra objectivement à ses yeux de chair. Il avait la dimension de l'astre des jours. Il était en flammes, et toutefois son disque paraissait d'or mat. Peu à peu, et suivant les progrès que faisait Anna-Maria dans la vie spirituelle, il devint plus resplendissant, si bien que dans les derniers temps de sa vie il reluisait comme sept soleils; et cet éclat ne fatiguait pas sa vue, encore qu'elle eût un œil presque perdu qui ne supportait pas la lumière.

Tel était le soleil en lui-même : il contenait des représentations, qui lui donnaient une signification mystique. Sa partie supérieure était occupée par une couronne d'épines touffues et entrelacées; de chaque côté se détachait une épine très dure et très longue, et ces deux épines pareilles à deux verges se croisaient à la partie inférieure du disque. Dans le milieu de celui-ci, vers la droite, une dame divinement belle était assise; de son front montait

un double rayon vers le ciel, ses pieds posaient à gauche sur le bord du soleil. Les images et fumées qui s'élevaient de la terre étaient propulsées avec force hors du disque ; parfois des figures allégoriques passaient devant lui sans la voiler.

D'après l'interprétation plausible des théologiens, le disque solaire représentaient le Verbe incarné, la femme assise figurait la Sagesse éternelle, les épines et les verges croisées rappelaient le sacrifice de la croix subi par le Verbe fait chair.

La merveille était que le soleil reflétait aux yeux d'Anna-Maria tous les événements qui se succédaient dans le monde entier : conjurations des sociétés secrètes, complots en voie d'exécution, guerres, morts de grands personnages, inondations, cataclysmes. Notre Bienheureuse les annonçait avant qu'on pût en avoir naturellement connaissance : après des semaines, la nouvelle de ces événements arrivait ; jamais la clairvoyance de l'humble femme ne fut prise en défaut. Mais chose plus remarquable encore, elle lisait avec une sûreté absolue l'état des consciences ; elle connaissait le sort éternel des âmes après la mort, elle les suivait du regard au ciel, en purgatoire, ou en enfer. Aux vues sur le présent, elle joignait les annonces prophétiques de l'avenir : parfois c'était le passé qui revivait à ses yeux, ainsi elle fit rappeler à Pie VII une anedocte circonstanciée de son enfance ; ou bien c'étaient des scènes de la vie du Sauveur qui se déroulaient devant elle. En un mot, le livre de la science divine s'ouvrait pour elle dans le mystérieux soleil : comme les saints voient tout en Dieu, elle voyait tout dans ce miroir.

En présence d'un tel phénomène habituel et constant, la chère Bienheureuse se tenait comme anéantie : qui donc pourrait soutenir un pareil spectacle? La servante de Dieu n'osait d'elle-même lever les yeux vers son soleil : il fal-

lait qu'elle fût sollicitée à le faire par une forte inspiration intérieure ou que la charité pour subvenir au besoin d'une âme l'y contraignît. Le Sauveur se proposait évidemment de faire d'elle une victime. Quand elle voyait un déluge de maux prêt à fondre sur l'Église, elle s'offrait à tout souffrir pour l'écarter. Quand elle voyait une âme sur le bord de sa perte éternelle, elle s'immolait pour la sauver.

Elle eût voulu taire avec tous la faveur céleste dont elle était l'objet : mais, en fille d'obéissance, elle dut s'en ouvrir à son confesseur, qui lui-même en conféra avec de hauts dignitaires ecclésiastiques. Ceux-ci reconnurent la sûreté des informations données par Anna-Maria sur des événements placés hors des moyens normaux de connaissance ; ils estimèrent que le phénomène intéressait l'Église et les âmes. Ils permirent que l'humble femme fût consultée, ils la consultèrent eux-mêmes ; elle dut maintes fois avertir comme d'en haut et notifier les décrets divins. Le plus clair est qu'elle devint victime, que sa vie désormais fut un martyre.

Victime, elle le fut par l'impression trop forte, et partant douloureuse, que lui causait la vue de son soleil. Mais ce ne fut pas là tout son martyre. Le diable, furieux que ses plans fussent éventés par une pauvre femme, se rua sur elle avec une véritable rage ; il la frappait cruellement, comme il avait fait autrefois pour sainte Françoise Romaine. Elle subit les plus douloureuses maladies, les infirmités les plus compliquées. Elle avait un œil qui souffrait comme s'il eût été percé par une épine ; elle ressentait la puanteur des péchés du monde, elle éprouvait au goût une amertume intolérable. A un moment donné, elle fut assaillie de tentations contre la foi ; et privée de toute douceur et consolation, entourée de ténèbres, elle se trouva comme réléguée dans une geôle d'enfer. Elle sou-

tint, avec une patience invincible, ces épreuves spirituelles pires que la mort.

Le diable essaya de lui insinuer des pensées de désespoir ; Anna-Maria se demanda en pleurant si elle serait sauvée. Mais ici Notre-Seigneur intervint : il donna à la chère victime la plus formelle assurance de son salut.

Enfin l'esprit mauvais suscita contre la Bienheureuse des personnes malignes qui l'abreuvèrent de calomnies. Mal leur en prit. Notre-Seigneur déclara qu'il prenait sur lui les injures qui étaient lancées contre sa servante et qu'il les punirait sévèrement et même impitoyablement en ce monde et en l'autre. Et en effet, ces personnes devinrent folles, ou furent réduites à la mendicité et moururent tristement. C'est à force d'immolation d'elle-même qu'Anna-Maria en a soustrait quelques-unes à leur perte éternelle. Ceux au contraire qui lui témoignèrent une sympathie effective obtinrent des grâces de conversion ou d'avancement dans les voies de Dieu.

Apparitions, don des miracles

Le tableau des souffrances de la Bienheureuse que nous avons tracé est effrayant : on se demande comment une créature humaine a pu supporter toute sa vie d'être ainsi suppliciée dans tous ses membres, dans son corps et dans son âme. Mais nul n'ignore, de ceux qui fréquentent la vie des saints, qu'il se produit en eux des alternatives de consolations ineffables et de douleurs poignantes ; que, si parfois ils sont abaissés jusqu'à l'orifice de l'enfer, parfois ils sont soulevés jusqu'au seuil du paradis. Bien plus, il arrive, ce qui est humainement inexplicable, qu'il y a coexistence, dans leur état, de ravissements intimes et de dépressions violentes. Ceci se vérifie en Anna-Maria.

Son esprit ne tenait pas à la terre, il était toujours prêt

à s'envoler. En mille incidents légers, elle saisissait les marques de la bonté de Dieu qui est répandue sur toute créature, mais que l'homme charnel ne sent pas. Le chant d'un oiseau, le parfum d'une fleur, le souffle d'une brise légère, suffisait pour qu'elle entrât en extase. A plus forte raison, une circonstance de la vie de Jésus-Christ, une touche intérieure du Saint-Esprit. Cela se produisait partout, à la maison et durant les repas, dans les rues de la ville, dans les églises. Elle disait parfois à Jésus : « Laissez-moi, je suis mère de famille. »

La Bienheureuse entendait de temps à autre des voix célestes. Ainsi la madone de l'*Ara-Coeli* lui parla du fond de l'abside de l'église. Dans l'église de l'Enfant Jésus, celui-ci lui apparut dans l'hostie avec une grande beauté; et elle entendit ces paroles : « Je suis la fleur des champs et le lys des vallées, et je suis tout à toi. » A Saint-André della Valle, le Sauveur se montra à elle dans le Saint-Sacrement, jetant une vive lumière et couvert d'un majestueux manteau. Ses communions étaient ordinairement accompagnées de ravissements. Elle *sentait* où, dans une église, se trouvait l'eucharistie.

Elle eut une apparition du Sauveur, notable entre toutes, tandis qu'elle habitait Via del Sdrucciolo près du palais Chigi. Anna-Maria était gravement malade : pendant la nuit on avait craint beaucoup pour sa vie; vers l'aube, Jésus se fit voir à elle avec le costume qu'on prête au Nazaréen, en robe violette avec un magnifique manteau bleu dont les plis couvrirent sa couche; il était imposant comme un roi et tendre comme un époux; il prit la main droite de la malade et la tint longtemps serrée entre ses mains divines; il lui dit qu'il la prenait pour son épouse et qu'il attachait à sa main la vertu de guérir les maladies. Quand il disparut, lui dont la grâce et la beauté ravissent les cœurs, Anna-Maria conçut un si vif déplaisir qu'elle

poussa un grand cri : on accourut près de son lit, elle rassura les siens, elle annonça qu'elle était guérie. Et en effet elle se leva et vaqua à ses occupations ordinaires.

Une autre fois, elle vit le globe de la terre comme entouré de flammes qui menaçaient de le dévorer. Sur un côté, Jésus sur la croix versait des ruisseaux de sang; la Sainte Vierge à ses pieds, rejetant son manteau, toute éplorée, clamait vers le ciel pour les pécheurs et offrait le sang de son fils pour arrêter la divine colère. Anna-Maria s'abîma elle-même en pleurs et en supplications; et Dieu pardonna.

Cependant les miracles éclataient au contact de la main de l'humble femme; ses Actes en relatent quelques-uns seulement, un entre autres opéré sur sa petite-fille, Peppina ; en réalité ils furent innombrables. Anna-Maria ne voulut jamais rien recevoir des malades guéris.

Les conversions opérées à sa prière et par son intervention furent plus surprenantes encore. Des francs-maçons ou *carbonari* revinrent à Dieu et firent amende honorable, parce que la servante de Dieu s'était intéressée à eux; des prêtres dévoyés consolèrent l'Église par leur retour. En général, ses supplications, pour une âme, appuyées par des pénitences, obtenaient leur effet : il arriva pourtant qu'elle ne put arrêter la mise à exécution des jugements divins sur tel pécheur qui avait abusé de la miséricorde.

Participation intime à la vie de l'Église

Depuis sa conversion en 1790 jusqu'à sa mort arrivée en 1837, Anna-Maria par le fait de son soleil fut intimement mêlée à la vie de l'Église. Elle entra en relation avec de grands personnages de la Cour romaine; et par eux elle fut connue des pontifes qui se succédèrent sur la chaire de Pierre. Le cardinal Pédicini se rendait auprès d'elle; ce

prince de l'Église déposa à son procès de béatification.

L'humble femme prédit point par point le retour à Rome de Pie VII prisonnier à Savone, alors qu'aucun indice ne pouvait faire prévoir un si heureux événement; elle rappela à ce pontife une circonstance de son enfance que Dieu seul avait pu lui faire connaître; elle annonça sa précieuse mort.

Elle pria très spécialement pour le successeur de Pie VII, Léon XII: elle annonça également sa mort, elle vit l'état de son âme à la sortie de ce monde, pareille à un beau diamant, déjà en lumière, mais encore imparfaitement purifié.

Elle prédit la très courte durée du pontificat de Pie VIII; comme il était malade, elle déclara qu'il se rétablirait, mais pour retomber presque tout de suite et mourir.

Elle annonça l'élévation au Souverain Pontificat du cardinal Maur Cappellari, qui prit le nom de Grégoire XVI; elle envoya confidentiellement à ce pape, pour lequel elle avait la plus haute vénération, plusieurs communications sur les dangers qui menaçaient l'Église.

En ce temps, il y avait à Rome un groupe de saints personnages : le bienheureux Gaspard de Buffalo, M^gr^ Strambi, passioniste évêque de Macerata, M^gr^ Menocchio, sacriste de Sa Sainteté, Dom Vincenzo Palloti, Felix de Montefiascone, capucin. Anna-Maria était en relation avec eux tous : quand ils venaient la voir, son soleil brillait d'un éclat extraordinaire. Elle vit frère Félix monter tout droit au ciel; elle y vit monter M^gr^ Strambi, mais après un séjour au purgatoire.

Il lui arriva de démasquer quelques fausses dévotes, qui cherchaient à s'attirer une réputation de sainteté.

Elle n'était pas peu épouvantée de voir des âmes se perdre qu'on aurait pu croire en état de salut, prêtres et dignitaires ecclésiastiques, religieux et religieuses, pour

avoir oublié ce principe que ce n'est pas l'habit qui sauve, mais la fidélité à Dieu, l'humilité et la charité.

Un jour, deux prêtres discutaient devant elle sur la question du nombre des élus ; l'un prétendait que c'était le grand nombre ; l'autre soutenait, d'après la déclaration de Notre-Seigneur (Mat. VII, 13), que c'était le petit nombre. Tous deux s'en remirent à la Bienheureuse et lui demandèrent de consulter son soleil. Dieu lui fit alors connaître le sort des âmes décédées, dans les 24 heures : très peu, pas même dix, volèrent droit au ciel, un certain nombre allèrent en purgatoire, et le reste tomba en enfer comme la neige.

Ceci est assurément terrible : ce résultat tient, malgré les avances de la miséricorde de Dieu, à la perversion des idées et à la corruption des mœurs qui vont se généralisant. Il y a aussi, dans les révélations d'Anna-Maria, des côtés consolants. Elle voyait, par exemple, comment Dieu prend un soin paternel d'une âme qu'il veut sauver, lui ménageant l'occasion de faire une bonne œuvre et l'attirant peu à peu dans la voie de la pénitence et du salut. Une aumône faite à un pauvre, le pardon accordé à un ennemi, peuvent peser d'un poids décisif dans la balance des jugements divins.

En résumé, les révélations d'Anna-Maria, tirées du mystérieux soleil, pénètrent l'âme d'un profond sentiment de crainte de Dieu, de cette crainte si nécessaire à la vie chrétienne. Elles excitent à la vigilance sur soi-même, à une grande humilité ; car on y voit des manques de droiture et de pureté d'intention punies sévèrement en purgatoire. Elles portent aussi à la confiance par le spectacle des surprenantes faveurs dont Dieu comblait l'humble et aimante Anna-Maria, par le crédit qu'il attachait à ses prières et immolations, par le grand nombre d'âmes dont elle con-

tribua à assurer le salut éternel. Dieu nous donne de semblables saintes!

La mort et la béatification d'Anna-Maria

Voici comment ses Actes racontent sa mort bienheureuse :

« Elle mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juin 1837, après avoir annoncé sa mort plusieurs jours auparavant et avoir supporté avec la plus grande patience les douleurs d'une maladie qui dura sept mois. Un ordre d'en haut lui défendit la viande. Elle gardait le lit depuis le 24 octobre 1836, sans être privée de la communion quotidienne; car la messe était célébrée chaque jour dans sa chapelle domestique. Grégoire XVI lui permit de communier sans observer le jeûne. Le lundi, après avoir communié et eu une apparition céleste, elle annonça clairement qu'elle mourrait le vendredi suivant. Il est impossible de rendre l'expression de bonheur qui brilla sur son visage. Elle demanda son mari, le remercia de ses soins et eut avec lui un dernier entretien secret. Appelant ses enfants, elle leur recommanda la fidélité à Dieu, la dévotion à la Sainte Vierge, et de ne jamais omettre la récitation du chapelet en commun. Enfin, après avoir béni ses enfants et dit le dernier adieu à son mari, elle se recueillit afin de ne penser qu'au ciel. Le mal redoubla les jours suivants; elle reçut le viatique et l'extrême-onction; un Père Trinitaire lui appliqua les indulgences de l'Ordre dont elle était tertiaire. Quoiqu'elle souffrît extrêmement, elle faisait paraître une résignation, une tranquillité, une joie inexprimables. Dieu permit qu'elle fût abandonnée de tout le monde pendant les trois dernières heures de son agonie : ce n'est qu'au dernier moment que deux ecclésiastiques accoururent pour réciter les prières de la recommandation

de l'âme. Elle expira pendant une invocation au Précieux Sang de Jésus, à minuit et demi.

La mort de la sainte femme fit sensation dans Rome; et personne n'y demeura indifférent, depuis l'homme du peuple jusqu'au Souverain Pontife. D'après les instructions de Grégoire XVI, le cardinal Odescalchi fit inhumer Anna-Maria dans un endroit séparé de l'*Agro Verano*, grand cimetière de Rome près de Saint-Laurent-hors-les-murs; la bière fut scellée; une inscription en marbre indiqua la sépulture.

Des miracles éclatèrent à son intercession. L'introduction de la cause eut lieu sous Pie IX, le 8 janvier 1863. En 1865, le corps de la servante de Dieu fut trouvé sans corruption, et transporté à Sainte-Marie de la Paix; il fut ensuite enseveli dans l'église des Trinitaires, à Saint-Chrysogone. L'héroïcité des vertus fut proclamée par Pie X le 4 mai 1906; les deux miracles requis furent approuvés par Benoît XV le 8 janvier 1919; la béatification eut lieu à Saint-Pierre le 20 mai 1920, fête de la Très-Sainte-Trinité.

Notre-Seigneur avait dit à Anna-Maria : « Je t'ai choisie pour te placer au rang des Martyrs. » Il lui dit également : « Je t'ai destinée à être connue du monde entier comme un exemple de pénitence et comme le modèle des femmes mariées. » L'humble femme était confuse d'avoir à répéter de telles paroles à son confesseur auquel elle devait tout dire. Aujourd'hui elles se vérifient.

Dom Bernard Maréchaux,
Abbé de la Congrégation Oljvétaine.

TEXTES ANCIENS

Commentaire de l'Épître aux Colossiens

Nous avons publié dans le numéro de novembre le début du commentaire de l'épître aux Colossiens fait par saint Thomas d'Aquin à l'Université de Paris. Ces pages ayant été fort appréciées de nos lecteurs, nous offrons aujourd'hui la suite de ce commentaire. Pages particulièrement intéressantes puisqu'il y est question de la primauté du Christ et du grand mystère que saint Paul avait reçu mission de prêcher : l'unité du corps mystique du Christ. Nous reproduisons, avant le commentaire de saint Thomas, le texte de saint Paul qui sera commenté : chap. I, 15-29.

La Personne du Christ

1. *Par rapport à Dieu le Père* (15).
Il est l'image du Dieu invisible.

2. *Par rapport à toute créature* (16-17).
Il est né avant toute créature ; car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui.

3. *Par rapport à l'Église* (18-29).
Il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place. Car Dieu a voulu que toute sa plénitude habitât en lui ; et il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, celles qui sont sur la terre et celles qui sont dans les cieux, en faisant la paix par le sang de sa croix.

Vous aussi, qui étiez autrefois loin de lui et ennemis par vos pensées et par vos œuvres mauvaises, il vous a maintenant réconciliés par la mort de son Fils en son corps charnel, pour vous faire paraître devant lui saints, sans tache et sans reproche, si du moins vous demeurez fondés et affermis dans la foi, et inébranlables dans l'espérance donnée par l'Évangile que vous avez entendu, qui a été prêché à toute créature sous le ciel et dont moi, Paul, j'ai été fait ministre.

Maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Église. J'en ai été fait ministre, en vue de la charge que Dieu m'a donnée auprès de vous, afin d'annoncer pleinement la parole de Dieu, le mystère caché aux siècles et aux générations passées, mais manifesté maintenant à ses saints, à qui Dieu a voulu faire connaître combien est grande pour les gentils la gloire de ce mystère qui est le Christ, en qui vous avez l'espérance de la gloire. C'est lui que nous annonçons, avertissant tous les hommes, les instruisant en toute sagesse, afin que nous rendions tout homme parfait dans le Christ Jésus.

I. — *Le Rédempteur dans ses rapports avec Dieu le Père*

Il est, dit l'Apôtre, *l'image du Dieu invisible.*

Nous appelons Dieu invisible parce qu'il dépasse la capacité de vision de toute intelligence créée, aucune intelligence créée ne pouvant, d'une connaissance naturelle, atteindre l'essence divine. « Dieu est grand au-dessus de toute science », dit Job, XXXVI, 26. « Il habite une lumière inaccessible » (I Tim., VI, 16). Si les bienheureux le voient, c'est par grâce et non par nature. Denys en donne cette explication : Toute connaissance se termine à ce qui existe, c'est-à-dire à quelque nature qui participe à l'être. Mais Dieu est l'être même; il n'y participe point, on y participe en lui. Aussi est-il au-dessus de toute connaissance.

Or de ce Dieu invisible le Fils est l'image.

Mais comment le Fils peut-il être appelé *image*, et pourquoi le Père est-il *invisible*?

Trois conditions font une image : qu'il y ait en elle une

ressemblance ; qu'elle soit déduite ou exprimée de l'objet auquelle elle ressemble ; enfin qu'elle s'achève en quelque chose qui tienne à l'espèce ou au signe de l'espèce reproduite. Si, en effet, on a deux objets semblables, mais dont l'un ne vient pas de l'autre, on ne dit pas qu'il y a image : on ne dit pas, par exemple, qu'un œuf est l'image d'un œuf. C'est l'imitation qui fait l'image. De même il n'y a pas image si la ressemblance n'est pas dans l'espèce : ainsi la ressemblance dans les choses accidentelles du corps de l'homme, la couleur ou la quantité, ne peut produire l'image. Il faut que la ressemblance prenne la figure, car celle-ci est le signe déterminatif de l'espèce.

Ces conditions se réalisent dans la Trinité. Le Fils est semblable au Père et le Père semblable au Fils : mais le Fils reçoit cette ressemblance du Père, tandis que le Père ne la reçoit point de son Fils. Aussi nous disons que le Fils est l'image de son Père, mais non pas réciproquement, parce que la ressemblance vient du Père. De plus, cette ressemblance est dans l'espèce même : le Fils est représenté de quelque manière, quoique imparfaitement, par la parole intérieure de notre âme ; cette parole existe quand nous reproduisons actuellement la forme de l'objet connu et l'exprimons par une parole extérieure ; cette parole ainsi conçue est comme la ressemblance de l'objet que nous saisissons dans notre esprit, elle lui est semblable quant à l'espèce. Et c'est ainsi que le Verbe divin est appelé *l'image de Dieu*.

*
* *

II. — *Le Rédempteur dans ses rapports avec les créatures*

L'Apôtre écrit : *Il est né avant toute créature.*

Les Ariens entendaient faussement cette parole et appe-

laient le Verbe « premier-né », comme s'il était la première créature. Le sens est tout différent.

Comment cette image est-elle *engendrée*? En chaque être, la génération suit le mode de l'être et de sa nature : autre est le mode de génération des hommes, autre celui des plantes. Or la nature de Dieu est d'être l'intelligence même; il faut donc qu'en lui la génération ou conception intellectuelle soit la génération ou conception de sa nature. En nous, la conception intelligible n'est pas la conception de notre propre nature, parce que en nous autre chose est connaître, autre chose notre nature. Cette image étant donc le verbe et la conception de l'intelligence, elle est le germe de la nature et on dit qu'elle est engendrée parce qu'elle reçoit sa nature d'un autre.

Mais comment le Verbe est-il *premier-né*? Dieu connaît et lui-même et la créature de la même manière, en son essence, où il voit tout comme dans la première cause effective. Le Fils est la conception intellectuelle de Dieu par laquelle il se connaît lui-même et par conséquent toute créature. En tant qu'il est engendré, le Verbe est donc comme la représentation de toutes créatures, et comme tel, leur principe. Il est donc *premier-né de toute créature* parce qu'il est engendré comme principe de toute créature. Saint Paul l'explique dant les paroles suivantes.

En lui toutes choses ont été créées. Les Platoniciens supposent que les idées sont des principes et que toutes choses viennent à l'existence en participant à une idée, par exemple à l'idée d'homme. Pour nous, à la place de ces idées, nous mettons un seul principe, le Verbe Fils de Dieu. En effet, l'ouvrier produit son ouvrage en le faisant participer à la forme qu'il a conçue intérieurement et qu'il revêt, en quelque sorte, d'une matière extérieure : ainsi l'architecte bâtit la maison selon la forme qu'il a conçue en son esprit. Et c'est ainsi que nous disons de Dieu qu'il a tout

fait en sa sagesse, parce que la sagesse divine, par rapport aux créatures, est comme l'art du contructeur par rapport à l'édifice. Or cette forme et cette sagesse, c'est le Verbe en qui toutes choses ont été créées comme en une sorte d'exemplaire. « Dieu a parlé, dit le Prophète, et toutes choses ont été faites », car par son Verbe il a tout créé.

Celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre. Les Manichéens sont allés jusqu'à dire que les choses terrestres, parce qu'elles sont corruptibles, ont été faites par un dieu mauvais; et les choses célestes, incorruptibles, par le Dieu bon, le Père du Christ. C'est une erreur. Tout a été créé dans le Verbe.

Les choses visibles et invisibles. Cela répond à une autre erreur, celle des Platoniciens qui croyaient que Dieu avait lui-même fait les créatures invisibles, les anges; mais qu'il avait créé les visibles par l'intermédiaire des anges. Saint Paul exclut cette erreur : « Par la foi nous savons que le monde a été formé par la paroles de Dieu, en sorte que les choses que l'on voit n'ont pas été faites de choses qui parussent » (Hebr., XI, 3). « Nous ne voyons qu'un petit nombre de ses œuvres, mais le Seigneur a fait toutes choses » (Eccli., XLIII, 36). Cette distinction est selon la nature des êtres.

Mais il y a une autre distinction des êtres, celle qui se fait selon l'ordre et les degrés des créatures invisibles. Saint Paul l'indique : *les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances.* Là-dessus encore les Platoniciens sont en erreur : ils prétendaient qu'il y a dans les choses des perfections diverses et ils attribuaient chacune de ces perfections à un premier principe; et ils déterminaient le rang de ces principes selon le rang de ces perfections : ainsi ils plaçaient au sommet le premier être dont toutes choses reçoivent l'existence; puis, venant de ce premier principe, un second principe, la première intelligence de laquelle

toutes choses recevraient participation à l'intelligence; ensuite un troisième principe, la vie, dont tout recevrait participation à la vie. Mais nous ne pouvons ordonner ainsi les êtres, car quelque perfection qu'il y ait dans les créatures, toutes le tirent d'un principe unique. C'est pourquoi saint Paul dit : *soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances*, comme s'il voulait dire : ces ordres ne dépendent point d'autres principes dépendant les uns des autres, mais tous dépendent de Dieu même, unique et véritable.

— S'il en est ainsi, dira-t-on, pourquoi saint Paul lui-même écrit-il dans l'épître aux Éphésiens, I, 22 : « Il a fait asseoir le Christ à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute Principauté et Puissance et Vertu et Domination et de tout nom qui se peut nommer. Il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné pour chef suprême à l'Église » ? N'y a-t-il point quelque contradiction entre ces deux textes?

— Non; car ici, dans l'épître aux Colossiens, l'Apôtre énumère par progression descendante et veut montrer comment la créature vient de Dieu ; dans l'épître aux Éphésiens, au contraire, par progression ascendante pour montrer le Christ au-dessus de toute créature.

Toutefois, il y a une différence entre ces deux textes : dans l'épître aux Éphésiens, l'ordre des Principautés est placé au-dessous des Puissances, et celui des Vertus entre les Puissances et les Dominations; ici, au contraire, les Puissances sont au-dessous des Principautés. Cela a donné lieu à des explications différentes, l'une de saint Grégoire, l'autre de Denys.

Denys suit l'ordre de l'épître aux Éphésiens et place dans la seconde hiérarchie angélique les Dominations, les Vertus et les Puissances. Saint Grégoire, au contraire, suit l'ordre de l'épître aux Colossiens et place les Dominations, les Principautés et les Puissances dans la seconde hiérar-

chie, et dans la troisième les Vertus, les Archanges et les Anges.

Mais saint Grégoire et Denys eux-mêmes font remarquer que les dons spirituels, d'après lesquels nous donnons un nom à ces ordres, sont communs à tous, bien que les uns prennent leur nom de tel don, les autres de tel autre. L'explication en est prise dans les doctrines platoniciennes d'après lesquelles ce qui convient à un être, lui convient d'une triple manière : ou à raison de son essence, quand le rapport se fonde sur les propriétés de la nature, comme il convient à l'homme d'être raisonnable; ou par participation, quand le rapport dépasse la nature, bien qu'il y ait une participation imparfaite, comme il convient à l'homme d'être intelligent, ce qui est au-dessus de l'être raisonnable, encore que l'homme en reçoive quelque participation; ou bien enfin par voie de causalité, quand la convenance est accidentelle, comme en tout ce qui est artificiel pour l'homme et qui se trouve en lui, non point comme en son siège matériel, mais au moyen de l'art.

Chaque être tire son nom de ce qui lui convient essentiellement : on ne désigne pas l'homme une créature intellectuelle, ni apte à l'art, mais raisonnable.

Or, dans les anges, les dons qui appartiennent aux hiérarchies supérieures à raison de leur essence, ne sont dans les chœurs inférieurs que par participation; et ceux que les anges inférieurs possèdent à raison de leur essence, les anges supérieurs les ont à titre de causalité. Voilà pourquoi les premiers chœurs tirent leurs noms des dons plus élevés.

Or quel est le don le plus élevé que puisse recevoir une créature?

Atteindre Dieu et entrer en participation de sa nature. Et ainsi les anges suprêmes tirent leur nom de leur don d'atteindre Dieu : Séraphins, brûlant de Dieu, enflammés

de Dieu; Chérubins, pleins de la connaissance de Dieu; Trônes, en qui Dieu est assis. C'est qu'en effet on peut entrer en participation d'un autre être de trois manières : d'abord en recevant les propriétés de sa nature, ou bien en le recevant lui-même par mode de connaissance ou d'intention, enfin en devenant l'instrument de son activité. Ainsi, par exemple, on participe à l'art du médecin, ou en recevant en soi-même l'art de la médecine, ou en acquérant la science de cet art, ou en l'exerçant. La première manière est supérieure à la seconde, et celle-ci à la troisième.

Or, dans l'Écriture Sainte, le feu signifie quelque chose de divin : « Jéhovah, ton Dieu, est-il écrit au Deutéronome, IV, 24, est un feu dévorant. » Le chœur suprême reçoit donc le nom de Séraphins, c'est-à-dire brûlant de Dieu, participant à quelque propriété de Dieu; le second chœur, le nom de Chérubins : possédant Dieu par la connaissance; le troisième, Trônes : ministres de sa puissance.

Pour les autres chœurs, ils ne reçoivent pas leur nom du fait de leur union à Dieu, mais d'une mission que Dieu leur confie. Les uns dirigent : les Dominations. Les autres exécutent les ordres divins : si c'est en qualité de chefs, on les nomme Principautés; si c'est à l'égard des créatures spirituelles : Puissances, qui mettent les démons en fuite; à l'égard des forces naturelles : Vertus, qui accomplissent les miracles; à l'égard des hommes : les Archanges, qui s'occupent des événements graves, et les Anges, qui veillent aux choses ordinaires.

Saint Paul de conclure : *Tout a été fait par lui*, comme par la cause effective, *et en lui*, cause exemplaire. Saint Jean, I, 3, l'a écrit aussi : « Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait. »

Tout est donc éternel? demandera-t-on. — Prévenant la difficulté, l'Apôtre écrit que le Christ *est, lui, avant*

toutes choses. Avant les temps et les créatures : « Jéhovah m'a possédé au commencement de ses voies, avant ses œuvres les plus anciennes ; j'ai été fondé dès l'éternité » (Prov., VIII, 22). Avant toute dignité : « O Dieu, qui est semblable à vous? » (Ps., 81, 1.)

Toutes choses subsistent, c'est-à-dire sont conservées *en lui.* Par rapport aux créatures, Dieu est comme le soleil à la lune qui perd sa lumière dès que le soleil se retire : que Dieu retire sa puissance, à l'instant même tout défaille. « Il soutient tout par la puissance de sa parole » (Hebr., 1, 3.)

*
* *

III. — *Le Rédempteur dans ses rapports avec l'Église.*

Le Christ, tête de l'Église

Celui par qui nous sommes rachetés, le Christ, est le premier-né de toutes créatures. Mais auparavant il faut expliquer deux choses pour comprendre qu'il est la tête de l'Église.

D'abord, pourquoi dit-on que l'Église est un corps?

Pour une double ressemblance avec le corps de l'homme : comme lui, elle a des membres distincts, et ces membres, bien que distincts, se servent l'un l'autre. L'Apôtre a indiqué cette diversité des membres en écrivant aux Éphésiens, IV, 11 : « Il a fait les uns apôtres, d'autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs, en vue du perfectionnement des saints, pour l'édification du corps du Christ. » Et le service mutuel : Dieu a disposé le corps de manière que... les membres aient également soin les uns des autres » (I Cor., XII, 25). « Portez les fardeaux les uns des autres » (Gal., VI, 2). Ensuite, de même que le corps est un parce qu'il est mû par une âme

unique, de même l'Église par un seul Esprit. « Il n'y a qu'un seul corps et un seul Esprit », disait l'Apôtre aux Éphésiens, IV, 4. Et dans la première aux Corinthiens, X, 17 : « Puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul corps, tout en étant plusieurs; car nous participons tous à un même pain. »

Mais comment le Christ est-il la tête de l'Église? Saint Paul l'explique ainsi : *Il est le principe, le premier-né d'entre les morts afin qu'il tienne, lui, la primauté en tout.* La tête a sur les autres membres trois privilèges ; en dignité, parce qu'elle est le principe, et qu'elle préside; en plénitude de vie, parce qu'elle réunit en elle tous les sens; en influence, parce qu'elle communique aux membres sensation et mouvement. Autant de motifs de dire que le Christ est la tête de l'Église : à cause de sa dignité, de la plénitude de sa grâce et de son influence.

La primauté du Christ.

L'Église vit en deux états : celui de la grâce dans le temps présent, celui de la gloire dans l'éternité. Toutefois c'est une seule Église dont le Christ est le chef, ici-bas et au ciel, parce qu'il est le premier en grâce et en gloire.

Le premier en grâce : *Lui, il est le principe*, dit saint Paul, car non seulement il possède la grâce en tant qu'homme, mais c'est par la foi en lui que nous sommes tous justifiés : « De même que par la désobéissance d'un seul homme, tous ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul tous sont constitués justes » (Rom. V, 19). C'est pourquoi *Lui, il est le principe* de la justification et de la grâce pour l'Église entière, car même dans l'Ancien Testament c'est par la foi du Christ qu'il y a eu quelques justes. « Moi qui vous parle, disait-il aux Juifs, je suis le Principe » (Jean, VIII, 25).

Le premier en gloire : *il est le premier-né d'entre les*

morts. La résurrection des morts est comme une seconde génération puisque l'homme y est restauré pour la vie éternelle; c'est le nom qui lui est donné en saint Matthieu, XIX, 28 : « Au jour de la régénération, le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire. » Le Christ étant le premier entre tous, il est le premier-né d'entre les morts, c'est-à-dire de ceux qui sont engendrés par la résurrection. — Mais Lazare? dira-t-on. — Lazare et d'autres furent ressuscités, non pour la vie immortelle, mais pour reprendre la vie mortelle : le Christ ressuscité d'entre les morts ne meurt plus. « Il est le témoin fidèle, dit saint Jean, Apoc., I, 5, le premier-né d'entre les morts. » « Maintenant le Christ est ressuscité des morts, il est les prémices de ceux qui se sont endormis » (I Cor., XV, 20). Et cela, pour qu'il ait la primauté en tout, dans l'ordre de la grâce et de la gloire, puisqu'il est le *Premier-né*.

La grâce du Christ

D'autres saints ont reçu partiellement la grâce : le Christ l'a eue sans réserve. *Il a plu à Dieu que toute sa plénitude habitât en lui*. Chaque parole, ici, a du poids. *Il a plu à Dieu* : c'est dire que les dons du Christ-homme ne lui sont point venus du destin ou de ses mérites, comme le prétendait Photin, mais du bon plaisir de Dieu élevant cet homme à l'unité avec une personne divine : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances » (Matth., III, 17).

Toute sa plénitude, ajoute l'Apôtre. Ceux-ci reçoivent tel don, ceux-là tel autre : pour le Christ, dit saint Jean, XIII, 3, « il savait que son Père avait tout remis entre ses mains ». Ceux même qui reçoivent un don, n'en reçoivent pas la plénitude, ils n'ont pas toute la vertu, car peut-être malgré eux défaillent-ils sur quelque point. Mais le Christ,

dit encore saint Jean, 1, 14, « nous l'avons vu tout plein de grâce et de vérité ».

Habitât en lui. D'autres ont reçu l'usage de la grâce pour un temps ; les prophètes, par exemple, n'ont pas sans cesse l'esprit de prophétie : dans le Christ la plénitude de la grâce est à demeure et il en use à son gré, en maître. Le Seigneur dit à saint Jean Baptiste : « Sur lui, tu verras l'Esprit descendre et demeurer » (Jean, 1, 33).

L'influence du Christ

Il a plu à Dieu que la plénitude de la grâce habitât dans le Christ, non seulement pour qu'il la possédât, mais aussi pour qu'il le fît dériver sur nous. *Il a voulu réconcilier par lui toutes choses avec lui-même.* L'Apôtre l'écrivait aussi dans la première aux Corinthiens, v, 19 : « Dieu se réconciliait le monde dans le Christ. » Ici il explique cette réconciliation et en quoi s'accordent maintenant ceux qui étaient divisés. Être en désaccord, c'est avoir des volontés opposées ; se réconcilier, c'est s'entendre au moins sur un point. Or précisément les volontés auparavant en désaccord se sont mises en accord dans le Christ, volontés des hommes, de Dieu et des anges : des hommes, car le Christ est homme ; de Dieu, car il est Dieu aussi. Réconciliation des hommes entre eux : des Juifs qui voulaient la Loi et des Gentils qui n'en voulaient pas, et que le Christ met en accord, car d'une part il est juif et de l'autre il délivre des observances légales.

Cette réconciliation s'est faite *par le sang de sa croix.* Entre Dieu et l'homme, la cause de discorde était le péché ; entre les Juifs et les Gentils, la Loi : par sa croix le Christ détruit le péché et accomplit la Loi, écartant la cause du désaccord : « Vous avez pu vous approcher de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant qui est la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, de

l'assemblée des premiers-nés inscrits dans les cieux, du Juge qui est le Dieu de tous, des esprits des justes parvenus à la perfection, de Jésus le médiateur de la nouvelle alliance » (Hebr., XII, 22-23). C'est ainsi qu'ont été *réconciliées toutes choses avec Dieu, soit celles qui sont sur la terre*, les Juifs et les Gentils, *soit celles qui sont dans les cieux*, Dieu et les anges. Aussi à la naissance du Christ on entend ce cantique : « Gloire à Dieu dans le ciel, sur la terre paix aux hommes objet de la bienveillance divine » (Luc, II, 14).

Les bienfaits du Christ

Vous aussi qui étiez autrefois loin de lui et ennemis par vos pensées et vos œuvres mauvaises... Ainsi donc trois désordres caractérisaient l'état passé des Colossiens : dans l'esprit, l'ignorance, la haine de la justice dans le cœur, et dans leur activité beaucoup de péchés. Mais *maintenant Dieu vous a réconciliés par la mort de son Fils en son corps de chair* (1). C'est le premier bienfait.

Le second est la sanctification : *pour vous faire paraître saints.* « Jésus a souffert pour sanctifier le peuple par son sang » (Hebr., XIII, 12). Puis la purification des péchés : *sans tache.* « Le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera notre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant » (Hebr., IX, 14). Et même la préservation pour l'avenir : *sans reproche*, dit l'Apôtre. « Faites tous vos efforts, écrivait saint Pierre, afin qu'il vous trouve sans tache et irréprochables dans la paix » (II Petr., III, 14). Mais l'Apôtre ajoute : *devant lui*, car « l'homme ne voit les choses que

(1) Non pas qu'autre soit le corps et autre la chair : cette expression montre que le Christ a reçu un corps dans son être naturel : « Le Verbe s'est fait chair ». Elle veut dire aussi que le corps est de chair, donc passible de la mort : ce Dieu envoya, par le péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché » (Rom., VIII, 3).

par le dehors, tandis que le Seigneur regarde le cœur » (I Rois, XVI, 7).

Pour obtenir ces bienfaits l'Apôtre exige de nous la fermeté de la foi et de l'espérance, car la foi est comme le fondement dont la solidité maintient tout l'édifice de l'Église : *si du moins vous demeurez fondés dans la foi, affermis dans l'espérance* et non déterminés par vos propres forces ; *inébranlables*, ne chancelant point dans l'espérance à la suggestion des autres ; oui, *inébranlables dans l'espérance que vous donne l'Évangile* d'obtenir le royaume des cieux qui est « proche » (Matth., IV, 17). Il n'y a point d'excuse, car cet *Évangile a été prêché* (1) *à toutes les créatures qui sont sous le ciel*, aux fidèles pour lesquels il était préparé.

Souffrances pour le corps du Christ

Cet Évangile prêché à toute créature, *moi, Paul, j'en ai été fait ministre* ; je ne prêche point de ma propre autorité : j'ai reçu le ministère de la prédication... Ainsi qu'on nous regarde comme des ministres du Christ et des dispensateurs des mystères de Dieu » (I Cor., IV, 1). Inutile d'ajouter que Paul est un serviteur fidèle : il ne recule pas devant le danger, pour exercer ce ministère. D'un cœur joyeux il supporte les tribulations : *maintenant je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous*, pour votre salut. « Si nous sommes affligés, disait-il aux Corinthiens, c'est pour votre consolation et pour votre salut » (II Cor., I, 6). C'est aussi pour le bonheur de la vie éternelle que j'en attends, fruit de mon ministère : « Ne voyez qu'un sujet de joie, mes frères, disait saint Jacques, I, 2, dans les épreuves de toute sorte qui tombent sur vous ; sachez que l'épreuve de votre foi produit la patience. » Saint Paul lui-même n'écrivait-il

(1) Saint Paul se sert du passé pour le futur à cause de la certitude qu'il a, que l'Évangile sera prêché à toute créature.

pas aux Philippiens, II, 17 : « Dût mon sang servir de libation dans le sacrifice et dans le service de votre foi, je m'en réjouis et vous en félicite. Vous aussi réjouissez-vous-en et m'en félicitez. »

Un autre fruit de ces labeurs est que *ce qui manque aux souffrances du Christ en ma propre chair, je l'achève pour son corps qui est l'Église.* Ces paroles, entendues superficiellement, pourraient recevoir ce mauvais sens que la Passion du Christ ne suffirait pas pour la rédemption et qu'il a fallu la compléter par les souffrances des saints. Ce serait hérétique : le sang du Christ suffit au salut même d'un grand nombre de mondes. « Il est lui-même une victime de propitiation pour nos péchés, dit saint Jean, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier » (I Jean, II, 2).

Il faut comprendre la pensée de l'Apôtre : le Christ et l'Église forment une seule personne mystique, dont la tête est le Christ, et le corps, tous les justes. Chacun des justes est comme un membre pour ce chef. « Vous êtes le corps du Christ et vous êtes ses membres, chacun pour sa part » (I Cor., XII, 27). Dieu donc a déterminé, dans son décret de prédestination, la somme de mérites que doit acquérir l'Église entière, chefs et membres, de même qu'il a prédestiné le nombre des élus. Les souffrances des saints martyrs sont parmi les principaux de ces mérites. Les mérites de la tête, le Christ, sont infinis ; mais les saints apportent une portion limitée, chacun selon sa mesure. Ainsi s'expliquent les paroles de l'Apôtre : *ce qui manque à la Passion du Christ,* c'est-à-dire de l'Église entière dont le Christ est la tête, *je l'achève,* j'ajoute ma mesure, *dans ma chair,* en souffrant moi-même, ou encore en passant par les souffrances qui manquent à ma chair : il manquait au Christ, comme il avait souffert dans son propre corps, de souffrir en Paul, l'un de ses membres, et en tous les autres... *je*

l'achève pour son corps, l'Église qui devait être rachetée par le Christ. « Le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui, cette Église, glorieuse, sans tache, sans ride, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée » (Éph., v, 26). Tous les saints souffrent ainsi pour l'Église qui reçoit de leur vie une nouvelle force. La Glose fait ce commentaire : il manque des souffrances parce que le trésor de l'Église n'est pas encore plein ; il ne le sera qu'à la fin des temps. Ce trésor, c'est comme un vase ou une maison où l'on accumule les richesses.

La mission de Paul

J'en ai été fait ministre. — Mais, demandera-t-on, s'agit-il d'un ministère important? — Oui, répond l'Apôtre, car il m'a été conféré *en vue de la charge que Dieu m'a donnée auprès de vous* (1), non pas, certes, pour que je cherche de l'argent ou une gloire personnelle, mais quelque chose de grand. J'ai reçu ce ministère *afin d'annoncer pleinement la parole de Dieu*, et ce pour la conversion des Gentils. Oui, afin d'annoncer pleinement non pas la parole d'une prédication personnelle, mais le décret éternel de Dieu : ma prédication doit montrer accomplie la parole du Seigneur, je veux dire le décret de Dieu, la prédestination et la promesse qu'il a faite de l'incarnation du Verbe ; et aussi le décret éternel par lequel Dieu a arrêté que les Gentils seraient convertis par le Christ à la foi véritable. Il fallait qu'elle s'accomplît : « Est-ce Dieu qui dit et ne fait pas? qui parle et n'exécute pas? » (Nombr., xxiii, 19). « Ma parole

(1) On peut interpréter ce passage soit dans le sens actif : afin que je vous dispense les choses divines, en vous les livrant fidèlement, et cette puissance m'a été donnée ; — soit dans le sens passif : selon qu'il m'a été donné de Dieu (Éph., iv, 11 ; Act., xiii, 2).

qui sort de ma bouche, ne revient pas à moi sans effet, sans avoir exécuté ce que j'ai voulu et accompli ce pour quoi je l'ai envoyée » (Isa., LV, 11).

Or Dieu a décidé d'achever la révélation de ce mystère par le ministère de Paul qui écrit : afin que j'accomplisse ce mystère, c'est-à-dire en tant qu'il est encore une chose cachée, car ce mystère caché, c'est cette parole même ; *mystère caché aux siècles*, c'est-à-dire depuis le commencement des siècles, et *aux générations passées* dont aucune n'a pu connaître « l'économie du mystère qui avait été caché depuis le commencement en Dieu » (Eph., III, 9). Car si les philosophes de l'antiquité semblent avoir écrit de la divinité du Christ quelque chose de vrai ou se rapprochant du vrai, comme ce que saint Augustin a relevé dans Platon : « Au commencement était le Verbe », toutefois personne n'a pu savoir que le Verbe s'est fait chair. — Mais les Prophètes? direz-vous. Ne l'ont-ils point su? — Si, mais en tant que cette vérité appartenait à l'Évangile, et encore d'une manière moins explicite que les Apôtres.

La manifestation du grand mystère

Maintenant il est manifesté à ses saints à qui Dieu a voulu faire connaître combien est grande pour les gentils la gloire de ce mystère qui est le Christ, en qui vous avez l'espérance de la gloire. C'est lui que nous annonçons, avertissant tous les hommes, les instruisant en toute sagesse, afin que nous rendions tout homme parfait dans le Christ Jésus. C'est pour cela que je travaille et que je lutte selon la force qu'il me donne et qui agit en moi avec puissance.

Ce mystère est donc manifesté aujourd'hui, le temps de la grâce. « Voici le temps favorable, disait l'Apôtre aux Corinthiens, voici le jour du salut » (II Cor., VI, 2). Et c'est là la science des saints. « Dieu annonce sa venue à son

ami et l'avertit que la lumière est son partage et qu'il peut s'élever jusqu'à elle » (Job, xxxvi, 33).

Pourquoi ce mystère est-il révélé aux saints? Non pas par leur bon plaisir, mais par le bon plaisir divin. C'est *Dieu qui a voulu,* dit saint Paul. « Ce que j'ai appris de mon Père, disait Jésus aux Apôtres, je vous l'ai fait connaître »; et il ajoutait : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis » (Jean, xv, 15). « Mon Père, disait encore Jésus, cela est ainsi parce que vous l'avez voulu » (Matth., xi, 26).

Dieu a voulu faire connaître les richesses de gloire de ce mystère : par cela même que ce mystère avait été caché, la gloire de Dieu éclate plus abondante, car si le Seigneur était autrefois connu en Judée, par ce mystère de la conversion des Gentils la gloire divine est déclarée au monde entier. « Père, disait Jésus, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire » (Jean, xvii, 4). Cela a reçu son accomplissement dans les Gentils : « O profondeur inépuisable et de la sagesse et de la science de Dieu! » (Rom., xi, 33). Cette parole est ce qu'est le Christ, c'est-à-dire ce que nous atteignons par lui, l'espérance de la gloire qui paraissait autrefois réservée aux Juifs. Ceux-ci, disent les Actes, x, 45, « étaient tout hors d'eux-mêmes en voyant que le don du Saint-Esprit était répandu même sur les Gentils ». « Et donc, dit l'Apôtre aux Romains, v, 1, étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons d'avoir eu accès par la foi à cette grâce dans laquelle nous demeurons fermes, et de nous glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu. » Isaïe l'avait prédit : « En ce jour-là, le rejeton de Jessé, élevé comme un étendard pour les peuples, sera recherché par les nations et son séjour sera glorieux » (xi, 10).

Continuant à parler de son ministère, Paul dit qu'il

l'exerce en annonçant le Christ. Et il indique comment : *reprenant tous les hommes*, c'est là prédication parfaite, laquelle s'adresse plus qu'aux Juifs, au monde entier selon l'ordre du Christ : « Allez, enseignez toutes les nations. » La manière de Paul, c'est d'enseigner la vérité et combattre l'erreur : nous reprenons tous les hommes, même les infidèles, à raison de leur vie. « Si nous marchons dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair; car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles; elles sont puissantes devant Dieu pour renverser des forteresses. Nous renversons les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu » (II Cor., x, 5).

Nous les instruisons en toute sagesse, la sagesse qui est la connaissance de Dieu. « Vous connaître, disait le Sage, est la justice parfaite, et connaître votre puissance est la racine de l'immortalité » (Sap., xv, 3). « La sagesse que nous prêchons aux parfaits n'est pas celle de ce siècle, ni des princes de ce siècle dont le règne va finir : nous prêchons une sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait destinée pour notre glorification » (I Cor., II, 6).

Le fruit de la mission de Paul, c'est que les hommes sont conduits à la perfection. Nous instruisons *afin que nous rendions tout homme*, quelle que soit sa condition, *parfait* non dans la loi, mais *dans le Christ*. — Chacun est donc tenu à la perfection ? — Non, mais le prédicateur doit chercher ce but. Il y a une double perfection de la charité : l'une, de nécessité de précepte, n'admettant dans le cœur rien de contraire à Dieu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur » ; l'autre, de conseil, demandant qu'on s'abstienne même des choses permises; celle-ci est de surérogation. Pour la pratiquer saint Paul eut un secours de Dieu ; c'est ce qui lui fait dire : *c'est pour cela*

que je travaille et que je lutte contre les infidèles et les pécheurs. « J'ai combattu le bon combat, écrivait-il à Timothée, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ». Et cela, *selon la force que Dieu me donne*, car « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (I Cor., xv, 10), *force qui agit en moi*, car Dieu produit tout en moi *par la vertu* de ses miracles, c'est-à-dire en me donnant cette force.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Sur un péril actuel

Prêtre et Apôtre (novembre 1923) pousse un cri d'alarme par la voix d'un missionnaire justement inquiet de ce qu'il regarde comme un grave danger : la diminution des vocations religieuses. « On se préoccupe, dit-il, de repeupler nos séminaires, rien n'est plus urgent. Ne devrait-on pas aussi songer à remplir nos maisons religieuses ? Ceci peut aller de pair avec cela. » Le zélé missionnaire parle surtout des vocations féminines.

Le fait est indéniable : les religieuses manquent. S'il y a quelques monastères de vie contemplative qui aient abondance de sujets, la plupart souffrent de la pénurie de vocations. La crise est plus grave encore pour les instituts de vie active, enseignants ou charitables.

On voudrait multiplier leurs œuvres, ils ont peine à continuer celles qu'ils possèdent. Ce noviciat qui comptait deux cents sujets, il y a dix ans, n'en a pas cinquante aujourd'hui. Et les maisons de la Congrégation sont aussi nombreuses, le labeur qu'elles exigent est aussi pesant, et les pauvres quelques Sœurs qui l'accomplissent vieillissent à la peine...

Les vocations religieuses seraient-elles donc désormais moins nombreuses ? Non, certainement. La Providence appelle aujourd'hui à la vie parfaite autant de jeunes filles qu'autrefois : ce sont les jeunes filles qui répondent avec moins de fidélité. On peut d'ailleurs en dire autant des jeunes gens. Pourquoi ? *Prêtre et Apôtre* donne plusieurs explications qui nous paraissent fondées.

D'abord, *atmosphère défavorable*. Pour avoir des religieuses, comme pour avoir des prêtres il faut des familles chrétiennes. Or actuellement, le naturalisme règne dans la plupart des

familles ; c'est la course au plaisir. Sans doute, les familles catholiques résistent mieux que d'autres à cette influence funeste, mais peu échappent complètement :

On n'a, pour être documenté, qu'à observer les attitudes de celles qui, regardées comme les meilleures, conservent les habitudes religieuses, affirment leur sympathie pour le prêtre et ses œuvres. Un peu comme chez les autres, y sont à l'ordre du jour l'indécence du costume, la licence des lectures, l'inconvenance des récréations, la liberté des conversations et le reste ; il n'y a plus guère de respect ni de distinction. On vit « à l'américaine ».

Comment des vocations religieuses fleuriraient-elles dans des milieux si naturalistes ? C'est possible, à la rigueur, et cela se voit parfois. Mais en vérité, ce n'est pas parmi ces jeunes filles qui circulent moitié vêtues, affichent des allures de garçon et prétendent « être renseignées sur la vie », qu'on peut espérer recruter de nombreuses religieuses. On n'y tient pas d'ailleurs. La famille est donc la première coupable dans la raréfaction des vocations.

Notre missionnaire va plus loin et avec une fraternelle simplicité, il s'adresse à ceux qui doivent favoriser les vocations, à ses frères dans le sacerdoce : « Disons-le sans ambages : il y a des prêtres qui n'apprécient pas la vie religieuse comme il le faudrait. On en voit qui, systématiquement, accueillent avec une indifférence obstinée toute ouverture d'âme faite à ce sujet. » Évidemment, il faut éprouver les pénitentes qui déclarent leurs attraits pour une vie parfaite de pureté et de dévouement ; l'Apôtre lui-même nous le dit : « Éprouvez les esprits. » Mais éprouver, étudier, modérer n'est pas nier. « L'Esprit souffle où il veut, a dit le Maître, et tu ne sais d'où il vient ni où il va. » Oui, et c'est un devoir sacré de chercher à le savoir ; et les directeurs qui *a priori* négligent ou combattent les vocations religieuses encourent devant Dieu une grave responsabilité. Sans doute les prétextes ne manquent pas. Ces directeurs

craignent le mécontentement des parents... ils ont besoin de cette enfant pour leurs œuvres... Ils repoussent le départ, faisant entendre qu'ils le permettront dès qu'ils auront une remplaçante à l'école, au patronage, à l'harmonium, remplaçante qu'ils ne font rien pour découvrir. Ils s'arrogent un droit qu'ils n'ont pas et commettent une injustice grave... Une vocation prime tout, *servatis servandis*. Un directeur n'a ni le droit de commander ni le droit de défendre :

guider, éclairer, dans l'étude de la volonté divine, ne signifie nullement qu'on puisse permettre, ou non, de lui obéir. Voici une personne au tempérament équilibré, soit au physique, soit au moral, qui après longues prières, longue étude, croit intelligemment être appelée par Dieu à la vie parfaite. Rien ni personne ne doit se mettre devant elle pour entraver sa marche. Dieu veut avoir le dernier mot sur les êtres. Malheur à ceux qui le lui disputent.

Prêtre et Apôtre signale un autre obstacle aux vocations religieuses : la multiplicité des associations récemment formées sur le modèle de la vie régulière et qui permettent à leurs membres de demeurer dans le monde tout en suivant des « constitutions » et en étant liés par des vœux. C'est un problème délicat. Avant de le résoudre nettement, il sera bon de faire plusieurs considérations sérieuses. Ce qui reste indiscutable, au point de vue des principes, c'est la supériorité de la vie religieuse.

Le R. P. Charles, S. J., est parti en guerre contre « l'abus de la mystique (1) ». Personne ne songera à défendre les déviations contre lesquelles il monte la charge, encore que le ton agressif de son article, comme on le lui a fait remarquer, « laisse une impression pénible ». Si nous en disons un mot, c'est à propos des vocations religieuses. Dénombrant les abus de la mystique, le R. Père écrit :

> Il arrive ceci : c'est que dans les vocations rudes de l'enseignement la pénurie des recrues sévit comme un désastre... On a dénigré imprudemment ces vocations de religieuses enseignantes ou infirmières, ces belles vocations poudreuses, faites d'une abnégation sans limites et qui se résument dans le seul mot : servir jusqu'à la fin. On les a dénigrées ou dépréciées, comme si elles étaient inférieures, et on leur a préféré des vocations « plus hautes ».

Eh bien non, ce n'est pas là ce qui explique la pénurie des vocations dans les congrégations de vie active. Nous sommes de l'avis de *Prêtre et Apôtre* : le défaut d'esprit chrétien, d'esprit de pénitence dans la famille, l'opposition trop habituelle des parents, la défaillance de plusieurs directeurs, suffisent à expliquer le ralentissement des vocations. Et qui donc de ceux qui ont le sens chrétien dénigrent nos admirables religieuses vouées à l'éducation des enfants ou au soin des malades ?

(1) *Nouvelle Revue théologique*, mai 1923.

Peut-être a-t-on dit en effet qu'il y a des vocations « plus hautes ». Mais ne serait-ce point le Christ lui-même qui l'aurait, le premier, proclamé en assurant de Marie qu' « elle avait choisi la meilleure part » ? Nous ne croyons pas qu'il y ait en aucune façon « abus de la mystique » à mettre, avec la tradition chrétienne, la vie contemplative au-dessus de la vie active. Cela n'empêchera personne de rendre un juste hommage aux instituts enseignants ou hospitaliers. A notre avis, si les vocations de vie active sont trop rares, c'est beaucoup moins par « abus de la mystique » que par défaut : s'il y avait plus d'esprit de pénitence et plus d'intelligence de l'appel de Dieu, moins de vocations se perdraient.

Le R. P. Martial Lekeux, O. F. M., a posé dans la même revue (nov. 1923) cette question : « Si les congrégations enseignantes subissent une crise de recrutement, n'est-ce pas pour une grosse part parce qu'on les a tellement poussées à l'action intensive sans assurer en même temps le progrès intérieur, et même au détriment de celui-ci ? » Bien que le R. P. Charles ait vivement protesté, il nous semble que cette question peut susciter des réflexions utiles.

En tout cas, constatons un fait. Un bon nombre de congrégations de vie active ont su résister à l'envahissement des œuvres et se préserver du surmenage ; tout en se livrant avec beaucoup de zèle à l'exercice de la charité, elles donnent à leurs religieuses le moyen de mener *facilement* une vie vraiment intérieure sans avoir à dépenser les meilleures énergies contre les funestes effets d'un surmenage habituel. Or ces congrégations sont précisément celles qui se plaignent le moins de la pénurie de vocations, leurs noviciats sont prospères ; les jeunes filles sont attirées dans leurs couvents parce qu'elles y trouvent vraiment ce qu'elles cherchent : un juste équilibre de la vie intérieure et de la vie extérieure, une vie de dévouement au prochain alimentée et constamment soutenue par une large part de prière. Remarque importante : ces congrégations sont aussi celles qui exercent l'influence la plus profonde et la plus durable. Les lecteurs de *La Vie Spirituelle* n'ont pas besoin qu'on explique pourquoi : ils savent que la prière est la source de tous les biens et le premier moyen d'apostolat.

M. Vincent.

« Le Prêtre et l'Apostolat moderne »

Dans un monde où tout change, dit-on souvent, les formes de l'apostolat catholique ne peuvent pas rester invariablement les mêmes. Ce qui suffisait jadis pour convertir et garder les âmes ne suffit plus aujourd'hui pour les conquérir. L'apostolat doit se moderniser. Les « œuvres modernes » sont seules efficaces. « *A temps nouveaux, procédés nouveaux.* »

Que valent ces formules ? Est-il vrai que les méthodes et les œuvres de l'apostolat catholique soient susceptibles de varier avec le temps et de se modifier aussi profondément ? Tel est le grave problème que, dans son excellent petit livre : *Le Prêtre et l'Apostolat moderne* (1), Dom Simon entreprend de résoudre, non seulement par l'expérience des résultats, mais surtout à la lumière des principes théologiques, qui dominent de haut la question.

Notre sacerdoce est comme un prolongement, une extension du sacerdoce unique de Jésus. Nous restons, au point de vue des œuvres à accomplir, et de la manière de les faire, dans une étroite et essentielle dépendance du souverain Médiateur ; et nous ne saurions remplir notre office de prêtres-médiateurs subordonnés : donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu, autrement que Jésus-Christ, le Grand-Prêtre de la loi nouvelle.

Or, l'acte essentiel du sacerdoce de Jésus est le sacrifice de la Croix. Celui du prêtre est donc la messe, qui perpétue l'immolation consommée une fois pour toutes, dans le sang, sur la croix, qui est le sacrifice même du Calvaire, puisque, de part et d'autre, on trouve même prêtre et même victime : Jésus-Christ étant seul vrai prêtre de toutes les messes, et nous, ses ministres et ses instruments.

La messe est donc la fonction primordiale du prêtre, comme le sacrifice de la croix est l'acte suprême de la vie de Jésus. Dans la vie du Christ, tout est orienté vers la croix ou en

(1) Tours, Mame 1923.

découle comme la conséquence d'un principe. Tout, dans la vie du prêtre, doit être ordonné à la messe ou en dériver comme d'une source. Comme le Calvaire, et pour la même raison, l'autel est centre.

La *messe* est source de vie, parce que le sacrement qui nourrit les âmes, l'Eucharistie, est précisément produit *par mode de sacrifice*, à la *messe*.

L'Eucharistie contient le corps du Christ, dont le Christ lui-même nourrit ses membres. Si donc nous pouvons donner la vie aux âmes en leur donnant le Christ, c'est parce que nous pouvons consacrer le pain et le vin au corps et au sang du Christ. Notre ministère, sur le corps mystique que sont les âmes, dépend, comme le dit expressément saint Thomas, de notre ministère sur le corps sacramentel de Jésus.

Dès lors, notre premier devoir est de vivre intensément de la vie eucharistique et d'en faire vivre les âmes chrétiennes, à qui nous nous devons tout d'abord. Qu'elles soient, par nous et avec nous, tout imprégnées du Christ et de son esprit : d'elles et de nous rayonnera la chaleur qui vivifie. Si réduit en nombre qu'il soit, le *pusillus grex* des vrais chrétiens, à condition d'être fortement uni par le Christ et dans le Christ, communique sa vie et sa sainteté.

Pour unir ainsi les âmes, entre elles et à Jésus, par la charité, le moyen normal indiqué par l'Église est de les initier à la vie liturgique, comprise dans toute son ampleur, dans toute sa richesse (non pas nécessairement dans toute sa splendeur extérieure qui n'est pas réalisable partout), acceptée dans tous ses développements contrôlés et consacrés par l'Église, et entendue dans son sens le plus large avec ce qu'elle implique ou suppose de science religieuse et d'oraison.

C'est là l'œuvre essentielle et permanente du prêtre. Œuvre surnaturelle, comme la fin de son sacerdoce.

Quant aux œuvres dites modernes : sports, théâtres, concerts, même spirituels, mutualités et syndicats, etc., etc..., ce sont des œuvres *naturelles* et qui n'ont pas, par elles-mêmes, de rapport direct, ni de proportion avec le but unique absolument surnaturel, que tout prêtre, qui les fait, doit se proposer. Elles ne sont pas, au moins au premier chef, des œuvres d'Église. Elles ne peuvent donc jamais absorber le principal de l'activité du prêtre.

Faut-il les condamner ? Non, elles peuvent indirectement

contribuer à réaliser les fins de l'apostolat, en écartant certains obstacles qui soustraient les âmes à notre action, et en les disposant à le recevoir. Mais c'est à condition qu'elles soient et restent vraiment *surnaturelles*, au moins par le sujet qui les entreprend, puisqu'elles ne le sont pas par elles-mêmes. Elles n'ont de valeur de vie chrétienne que par la sainteté du prêtre. Si le prêtre, se laissant absorber par elles, y perd son esprit sacerdotal, elles feront d'immenses efforts en pure perte. Ce prêtre s'y sécularisera, au lieu d'y christianiser les âmes.

Un prêtre saint tirera parti de ces moyens, en eux-mêmes impuissants, de ces instruments défectueux. La perfection de sa charité rendra efficace ce qui de soi ne l'est guère, et, par son amour, les chemins les plus longs deviendront des raccourcis.

Mais plus un prêtre est saint, moins il a besoin d'agir par ces moyens détournés, pour disposer et préparer les âmes à son action de prêtre, car le rayonnement de sa sainteté suffit à les attirer. Plus il en vit lui-même, plus tôt il peut leur proposer directement le mystère du Christ crucifié. Ainsi se pose nécessairement la question de la sainteté personnelle du prêtre. Le prêtre, au fond, n'a qu'un moyen de donner Jésus-Christ, mais il y en a un infailliblement efficace : c'est d'être vraiment, non seulement par son Ordre, mais par son union personnelle au Christ, au Christ prêtre, au Christ victime, un autre Christ en qui les âmes peuvent voir l'unique Jésus-Christ, seul Sauveur ; alors il peut tout. De lui aussi sort une *vertu* qui guérit toutes les âmes malades : la vertu même de Jésus-Christ, *Virtus de illo exibat et sanabat omnes.*

Ce petit livre est vraiment plein de sève théologique. Il mérite d'être non seulement parcouru, mais attentivement médité.

Nous trouvons dans « *Prêtre et Apôtre* » du mois de novembre une excellente méditation appartenant au même ordre d'idées. L'écrivain qui signe « Amator fratrum » rappelle la nécessité de *faire des œuvres*, et surtout celle de les *bien faire*, en se gardant des dangers qu'elles présentent, — moins par elles-mêmes, dit-il, que par suite des déficiences de l'ouvrier, mais auxquels, hélas ! *ut in pluribus*, on n'échappe pas absolument —. Ces dangers sont *la ruine de la vie intérieure, la laïcisation de l'intelligence, la vulgarité des attitudes, la dispersion et le gaspillage des trésors d'argent, de santé et d'intelligence.*

Sans doute, l'auteur veut convaincre ses « frères » de la nécessité *de renouveler les procédés de l'apostolat*, mais, malgré cette formule qui ne plairait pas à D. Simon, et qui ne laisse pas de contenir quelque équivoque, car elle peut s'entendre en ce sens que les formes anciennes auraient fait leur temps, ce qui n'est pas, c'est bien la même doctrine d'inspiration traditionnelle.

Disons brièvement, pour tout résumer dans une formule qui sent l'École, mais qui ne semble devoir soulever aucune contradiction sérieuse, que les circonstances actuelles de la vie de l'Église, où ce qui devrait l'aider lui fait obstacle, imposent aux prêtres, malgré la réduction de leur nombre, une certaine *multiplication matérielle* des œuvres apostoliques, mais que, pour être fécond, l'apostolat moderne doit rester formellement identique à l'ancien, et s'alimenter à une vie intérieure d'autant plus profonde que cette multiplication d'œuvres extérieures risque de disperser et de dissiper davantage, malgré leur générosité, les ouvriers qui les entreprennent. La vie intérieure, la contemplation et la sainteté sont aujourd'hui comme hier et seront toujours, pour reprendre l'heureuse formule de D. Chautard, « *l'âme de tout apostolat* ».

Grand Séminaire de la Rochelle.

L. Lavaud.

Les divertissements et la conscience chrétienne [1]

Des philosophes, des moralistes, voire même des politiques, dénoncent tous les jours, dans des discours, dans des livres, dans des journaux et des revues, ce qu'ils appellent « la vague du plaisir », comme le grand péril de l'heure présente. Depuis la guerre, une frénésie de bien-être, une griserie de jouissance s'accuse avec impudeur. Psychologiquement, ces choses se comprennent. La menace de mort pour nous ou pour ceux que nous aimions, les restrictions dans les commodités de l'existence ont pesé si longtemps sur les esprits que, par réaction, et comme un ressort longtemps comprimé se débande, la sensibilité, forcément mortifiée dans ses instincts, tend maintenant à prendre sa revanche, à se donner de la marge et aviver sa soif de plaisir. La moralité est en baisse, la sensualité a une emprise plus étendue par le spectacle affiché des mœurs légères. Malheureusement, ce goût à l'amusement futile et frivole a envahi certaines consciences chrétiennes que l'on aurait pu croire plus retenues. L'Église, par la voix de ses ministres et de ses prédicateurs, est obligée de mettre en garde les fidèles contre cet envahissement qui se manifeste de mille manières par les modes indécentes, les danses plus ou moins exotiques, les parties de plaisirs dans lesquelles se déguisent des appels non équivoques à la sensualité. Il n'y a plus de « salons » où les femmes et les jeunes filles dites « bien pensantes » n'aient leur mot à dire pour approuver et parfois blâmer les admonitions autorisées que les prédicateurs ou les écrivains ecclésiastiques sont contraints d'adresser, de nos temps, à propos de divertissements contraires à la dignité chrétienne.

Avec une vigueur et une franchise tout apostoliques, le R. P. Vuillermet dénonce, dans un récent ouvrage, ces travers et ces dangers de la mondanité contemporaine. « Parler des divertissements, séparer les bons d'avec les mauvais, les inoffensifs d'avec les douteux, déterminer les conditions dans lesquelles le même genre d'amusement pourra être toléré et les conditions dans lesquelles il devra être strictement défendu,

(1) R. P. Vuillermet, O. P., *Les divertissements et la conscience chrétienne*, 1 vol. in-12 de 318 p.; Paris, Lethielleux, 7 fr.

avertir sérieusement les parents des graves responsabilités qu'ils assument, et les jeunes gens des dangers non moins graves qu'ils encourent, ne point condamner en bloc toutes les distractions et d'autre part ne pas céder d'un iota sur les principes rigoureux et certains de la morale chrétienne, c'est là entreprendre une tâche aussi nécessaire que malaisée. »

Disons tout de suite que le R. Père mène cette tâche à bonne fin, sans se départir de la juste mesure, mais sans pactiser non plus avec les sophismes dont se targuent ceux qui veulent rompre en visière avec une morale réputée tyrannique en ses excessives rigueurs. Il sait toutes les objections que peuvent lui faire certains catholiques qui prétendent vivre en catholiques tout en faisant d'abondantes concessions à la frivolité ambiante. « Ma parole, dit le R. Père, sera claire et franche. » Elle ne consentira donc pas à amoindrir la vérité. « Certains mondains ont peur d'être privés de ce qui leur plaît, de ce qui tient une si grande place dans leur vie... Quand on aime une chose, on se figure qu'elle est bonne; et, à force de se le figurer, on s'en fait une espèce de conviction, en vertu de laquelle on agit au préjudice de la conscience et malgré les plus pures lumières de la grâce. Ainsi, il y a des divertissements qui passent pour légitimes, et que l'opinion commune des gens du monde autorise, mais que le christianisme condamne parce qu'ils ne peuvent s'accorder avec l'intégrité et la pureté des mœurs. » Quels sont les divertissements que la conscience défend? Ceux, sans doute, qui sont intrinsèquement mauvais, mais encore ceux qui tendent au mal parce qu'ils en sont l'approche fallacieuse : vouloir le péril n'est-ce pas déjà vouloir le mal qui lui est uni?

Le R. Père n'est intransigeant vis-à-vis des divertissements mauvais que pour être d'autant plus tolérant et encourageant vis-à-vis des divertissements que peut approuver la prudence morale. « Le chrétien ne dédaigne pas les joies naturelles. Il sait qu'elles sont des dons de Dieu, des aumônes de sa main bienfaisante. Il voit non seulement en elles une source de repos pour son âme et son corps, mais aussi un moyen de s'élever jusqu'à leur auteur et de pouvoir mieux le louer. » Le R. Père fait donc la part obligée de la joie et des réjouissances nécessaires au bien-être raisonnable et aux exigences de la vie en société; il indique avec précision à quel titre et dans quelle mesure le divertissement et le plaisir rentrent dans l'économie de la moralité : il y a là des conseils pleins d'à-propos et des directives marquées au coin d la plus haute sagesse.

Ce n'est pas pour le malin plaisir de brosser de pittoresques tableaux des mœurs contemporaines, pour jeter des traits piquants, gourmander avec verve et parsemer sa parole de croquis plaisants et d'anecdotes amusantes, qu'un apôtre s'avise de parler des amusements mondains, mais pour mettre en garde les âmes exposées à s'y amoindrir et peut-être à s'y perdre. Et c'est toujours ce *leit-motiv* qui retentit, insistant et tenace, dans le livre du P. Vuillermet. Le *veto* de la conscience, qu'il réclame du chrétien en face des sollicitations du plaisir, prend sa décision dans les anathèmes du Christ contre les scandales du monde et dans les certitudes qu'ils nous a données de la destinée grandiose de nos âmes. Sans doute, on peut parler déjà, au seul point de vue naturel, des pernicieuses conséquences de la mondanité et de ses plaisirs sans frein : elle engendre l'oisiveté et l'égoïsme chez ceux qui la vivent et, en même temps, la rancœur de la jalousie et de la haine chez les pauvres qui envient férocement le luxe de ceux qui ne travaillent pas ; mais c'est surtout au point de vue surnaturel, en rappelant aux chrétiens leurs intérêts spirituels et éternels, que le P. Vuillermet leur ordonne d'assainir leurs divertissements, de se défier des plaisirs qui, frauduleusement, derrière les élégants et innocents dehors, cachent des appels précis à l'immoralité. Décorer de jolis mots et parer d'esthétique des danses, des réunions, des attitudes, des conversations, ne suffit pas à préserver, d'un danger certain, ceux qui s'y livrent sans scrupule.

Il y a des joies saines et des joies malsaines ; hardiment le P. Vuillermet invite les âmes droites et les esprits sérieux à faire le partage de ce qui est tolérable et de ce qui est intolérable. Plaidoyer chaleureux, mené avec un vif entrain, débusquant les sophismes, bousculant les faux et perfides prétextes, maltraitant les pruderies intéressées et déloyales, poussant sa démonstration avec rondeur et bonhomie, mais soucieux toujours de sortir les âmes de la médiocrité, de les redresser vers les régions divines et l'idéal spirituel. On lira beaucoup ce livre parce que son objet est de grande actualité et parce qu'il pique spontanément la curiosité. Ce sera une lecture éminemment bienfaisante.

Le Saulchoir. Fr. H.-D. NOBLE, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)